



EN SON NOM

Vie consacrée aujourd'hui

DES FEMMES DOCTEURES
ET MYSTIQUES

Avril - Décembre

Vol. 81 | no.2-4



INSTITUT DE PASTORALE DES DOMINICAINS

Centre de formation universitaire

2715, Chemin de la Côte-Sainte-Catherine, Montréal (Québec) Canada, H3T 1B6

EN SON NOM

Vie consacrée aujourd'hui

Revue de la Chaire Tillard sur la vie consacrée de l'Institut de pastorale des Dominicains (Faculté de théologie, Collège universitaire dominicain)

1942-2006 : Revue publiée sous le nom La vie des communautés religieuses

Direction
Claude Auger

Comité de rédaction
Claude Auger, Chaire Tillard
François Daoust, Carrefour Intervocational
Gaétane Guillemette, ndps.
Michel Proulx, O. PRAEM
Darren Dias, o.p., St. Michael's College

Impression
Imprimerie Lemire

Expédition
Centre de travail LARO

Dépôts légaux
Bibliothèque et Archives Canada ;
Bibliothèque et Archives nationales
du Québec.
ISSN 0700-7213

Membre de l'Association des médias
catholiques et œcuméniques (AMéCO)



Canada Nous reconnaissons l'appui financier
du gouvernement du Canada.

INSTITUT DE PASTORALE DES DOMINICAINS
Revue EN SON NOM
2715, chemin de la Côte Sainte-Catherine
Montréal (Québec) Canada H3T 1B6
514 739-3223, poste 325

Convention de la Poste-publications No 40011751

Retourner toute correspondance ne pouvant pas être livrée au Canada au :
2715, chemin de la Côte-Sainte-Catherine,
Montréal (Québec), Canada, H3T 1B6

Femmes consacrées, lumières pour l'Église

Claude Auger

Titulaire de la Chaire Tillard sur la vie consacrée



Le pape Boniface VIII a élevé quatre Pères de l'Église au rang de docteur en 1298. Bien entendu, ils étaient tous des hommes. Les deux premières femmes à recevoir ce titre ont reçu leur doctorat en... 1970! Il a fallu presque sept siècles pour qu'on reconnaisse l'importance de l'enseignement de ces femmes consacrées, qui ont encore beaucoup à nous apprendre. Dans ce numéro, trois autrices et trois auteurs nous font découvrir les quatre docteurs de l'Église, ainsi que deux mystiques, l'une médiévale, l'autre de l'époque de la Nouvelle-France.

En 1970, le pape Paul VI a décerné le titre de docteur de l'Église (comme on écrivait à l'époque) successivement à Thérèse d'Avila et à Catherine de Sienne. Le père André Brouillette, jésuite, nous montre comment la vie et la spiritualité de la sainte réformatrice s'enracinent dans la vie consacrée, et continuent également à l'influencer, les Carmélites déchaussées étant les plus nombreuses parmi les moniales catholiques. Pour sa part, le frère Lamphone Phonevilay, dominicain, présente l'enseignement de Catherine de Sienne sous l'angle de la connaissance, de Dieu et de soi. Singulier destin que celui de Catherine, laïque dominicaine, probablement la seule parmi les docteurs de l'Église à être illettrée!

Les deux autres femmes docteurs ont reçu ce titre, l'une très rapidement, l'autre après de longs siècles d'attente. Le pape Jean-Paul II a proclamé Thérèse de l'Enfant-Jésus et de la Sainte-Face comme docteur de l'Église en 1997, afin de souligner le centenaire de sa naissance au ciel. Dans un texte tout en profondeur, Aline Eraly (†2012), carmélite de Montréal, présente Thérèse comme maîtresse d'oraison, nous invitant à la suivre dans la prière confiante en l'amour miséricordieux du Père.

Les procédures pour canoniser Hildegarde de Bingen, quatrième et pour l'instant dernière des docteurs de l'Église, ont commencé une cinquantaine d'années après sa mort... et se sont terminées en 2012! L'enquête officielle, recommencée quatre fois, n'a pas abouti; mais dès le XV^e siècle, le martyrologe romain inclut sa mémoire, sous le nom de sainte Hildegarde de Bingen. En janvier 2011, le pape Benoît XVI a chargé la Congrégation pour les causes de saints de reprendre sa cause; le 10 mai suivant, elle a été canonisée de façon officielle, puis proclamée docteur de l'Église le 7 octobre 2012.

Pierrette Daviau, fille de la Sagesse, nous introduit à la vie et à l'œuvre de cette sainte polymathe.

Il est parfois question de décerner le titre de docteur à Gertrude d' Helfta, moniale cistercienne allemande du treizième siècle. Elle est souvent présentée comme une des initiatrices de la dévotion au Cœur de Jésus. Augusta Tescari, trappistine au monastère de Vitorchiano, en Italie, dresse un portrait de cette sainte allemande, dans un texte traduit de l'italien par Jacques Delesalle, ancien abbé trappiste du Mont-des-Cats, en France et aumônier du monastère de Vitorchiano.

Finalement, Jean-Marc Laporte, jésuite, évoque la figure attachante de Jeanne Le Ber, recluse à Montréal au XVIII^e siècle. Jeanne n'a laissé que de très rares écrits, mais sa vie d'oraison et de travail ont marqué l'Église de la Nouvelle-France et continuent d'inspirer des hommes et des femmes d'aujourd'hui, dont les Recluses missionnaires, congrégation de chez nous, fondée en 1943 pour actualiser le charisme de Jeanne.

C'est avec grand plaisir que j'introduis ce numéro d'*En son Nom*. C'est aussi avec un mélange de fierté et de tristesse que je le fais, comme ce sera la dernière publication de la revue. Le Collège universitaire dominicain d'Ottawa, qui a repris la revue en 2020 sous l'égide de la Chaire Tillard sur la vie consacrée, est en phase de restructuration et n'est plus en mesure de continuer à la publier. Les différents partenaires éventuels, après consultation, ont signifié leur impossibilité à prendre la relève. C'est pourquoi, après près de 82 ans, *En son Nom* doit fermer ses portes.

C'est surtout grâce au dévouement des directeurs successifs de la revue depuis 2020, Diane Marleau et Louis-Joseph Gagnon, que la revue a pu continuer son existence. Plus récemment, Thérèse Aslanian, adjointe administrative, a assuré la continuité. À tous trois, nos sincères remerciements et meilleurs vœux pour l'avenir. Les membres du comité de rédaction, François Daoust, Gaétane Guillemette, n.d.p.s., Mgr Michel Proulx, o. praem. et évêque désigné de Bathurst, et Darren Dias, o.p., ont été d'un apport précieux pour que le contenu de la revue demeure à la fois intéressant et pertinent. Pour votre engagement bénévole au service de la vie consacrée, merci infiniment. Le graphiste, Lan Lephon, le personnel des imprimeries et des services d'expédition, ont permis à la revue de se rendre fidèlement chez vous : notre gratitude s'adresse aussi à vous, artisans dans l'ombre. Finalement, abonnés et abonnés, merci de votre fidélité au cours de ces huit décennies et plus. Même si la revue disparaît, la « vie des communautés religieuses » continuera, car l'Esprit continuera d'inspirer femmes et hommes à se mettre à la suite du Christ et à témoigner « en son Nom ».

Thérèse d'Avila : religieuse, sainte et docteure

André Brouillette, s.j.



Le pape Paul VI, par la lettre apostolique *Multiformis Sapientia Dei* du 27 septembre 1970, proclama sainte Thérèse de Jésus (1515-1582), vierge d'Avila, docteure de l'Église, soulignant sa connaissance et sa doctrine des choses divines. Déjà canonisée depuis 1622, Thérèse se voyait alors introduite en une position d'autorité où elle fut la première femme. Bien qu'elle ne se soit pas considérée elle-même comme théologienne, elle avait enseigné par ses écrits et sa correspondance, en plus de créer des lieux de vie religieuse renouvelée. Sa doctrine à la fois passionnante, personnelle et équilibrée devint une référence pour la mystique chrétienne.

Avant d'être docteure, avant d'être sainte, Thérèse était d'abord religieuse. C'est au creuset de la vie consacrée que fleurit sa vocation propre et son expérience de Dieu. L'apport de la vie consacrée à Thérèse se lit en particulier par l'orientation imprimée déjà dans sa famille, puis par sa formation comme religieuse, mais aussi par l'héritage spirituel et la rencontre contemporaine d'autres communautés. Quant à son apport à la vie consacrée, il peut se lire principalement dans sa double vocation de fondatrice et d'enseignante.

La famille et la formation religieuse

Dans le livre de sa *Vie*¹, Thérèse relate le rôle joué par sa famille dans son éducation religieuse, de même que la place de la vie consacrée dans ce cheminement. L'enchevêtrement entre ces deux lieux est notable. Thérèse souligne la grande dévotion de ses parents (V 1,1) et l'affection dont elle était entourée comme enfant. Son imaginaire d'alors, tel qu'elle le remémore de nombreuses décennies plus tard, est habité par des figures de vie religieuse héroïque (V 1,4-6) : le martyr – qu'elle compte poursuivre avec son frère Lorenzo –, la vie érémitique – qu'elle esquisse en tentant de bâtir de quelques pierres un ermitage dans la cour familiale – et celle de la charité – alors qu'elle donne quelques aumônes. Ainsi, l'Église domestique de Thérèse enfant laisse transparaître les formes de vie consacrée qui imprégnaient son imaginaire.

Peu d'années après la mort de sa mère et le mariage d'une sœur aînée, une Thérèse adolescente fut envoyée par son père au couvent local des sœurs augustiniennes, histoire d'y parfaire son éducation (V 2,6). Cette première plongée au cœur de la vie consacrée l'initia certes à ce genre de vie, Thérèse y trouvant une attirance, mais elle espérait aussi que le Seigneur ne l'y appelle pas (V 3,2)! (Dans son discernement quant à la vie religieuse, peu après, elle calcule que les souffrances qui l'y attendraient ne pouvaient surpasser celles du purgatoire (V 3,5)!) Thérèse y rencontra une religieuse, María de Briceño, dont la sainte compagnie trouvait grâce à ses yeux (V 3,1). Son témoignage de vie religieuse toucha Thérèse. L'acclimatation à un univers religieux comme pensionnaire étudiante du couvent devait finalement compléter l'ambiance dévotionnelle vécue dans sa famille et pousser Thérèse à embrasser elle-même la vie consacrée. On peut aussi penser que le contact avec une communauté d'inspiration augustinienne rendit Thérèse sensible au mouvement de la vie de saint Augustin, marqué par une conversion radicale et un sens aigu de son péché (V 9,7). Les écrits de Thérèse se font l'écho à la fois de cette conscience de la fragilité humaine – la mention d'être *ruin* (misérable) est un leitmotiv dans le corpus thérésien – et de la présence d'une conversion radicale qui marque un avant et un après – dans le cas de Thérèse, un engagement redoublé à sa vie religieuse après avoir été touchée à la vue d'une représentation du Christ flagellé (V 9,1).

Bien que Thérèse devînt fondatrice de monastères, elle fut d'abord façonnée pendant plus de 25 ans par la vie dans le Carmel de l'Incarnation, à Avila. Elle y entre à 20 ans, apprenant ses règles et son style de prière, et côtoyant des religieuses aguerries. La fondation postérieure d'un monastère réformé ne doit pas oblitérer tout ce que Thérèse doit à cette formation et à cette vie religieuse qui l'a modelée. Thérèse y fut d'ailleurs rappelée et élue comme prieure des années après avoir fondé celui de Saint-Joseph, soulignant les liens qui l'unissaient toujours à son monastère premier. Bien que Thérèse ait été façonnée par son temps à l'Incarnation, elle en connaissait aussi les fragilités – dont le grand nombre de religieuses (près de 200) qui entraîne des difficultés financières (imposant des sorties sociales) et reproduit la stratification sociale de la société ibérique de l'époque.

Même comme religieuse, le lien avec la famille continua à jouer un rôle dans la croissance religieuse de Thérèse. Suite à des problèmes de santé, un séjour à la campagne chez son oncle lui donna l'occasion de découvrir la prière de récollection (*recogimiento*) promue par le franciscain Francisco de Osuna dans le *Troisième abécédaire spirituel* (*Tercer abecedario espiritual*). Tout comme sa vie familiale avait été pénétrée par l'imaginaire de la vie consacrée, sa vie consacrée n'était pas séparée de manière étanche de la vie séculière. La prière de récollection à laquelle l'initie son oncle laïc ouvre à Thérèse un horizon spirituel nouveau, préparant la voie pour sa conversion.

Les autres communautés : héritage d'une tradition et rencontres

En tant que consacrée dans l'Espagne du XVI^e siècle, dans un temps d'effervescence religieuse, Thérèse est à la fois façonnée par une tradition intellectuelle forgée au creuset de la vie consacrée et marquée par des contacts répétés avec des religieuses et religieuses d'autres communautés. La croissance de Thérèse ne se vit pas en vase clos au Carmel, s'épanouissant au contraire au contact d'une riche tradition héritée textuellement et de témoins vivants de ces traditions différentes de vie consacrée.

Du côté d'une tradition intellectuelle, en plus de l'ouvrage du franciscain Osuna déjà mentionné et d'autres ouvrages de ce courant spirituel², Thérèse a aussi bénéficié de la tradition spirituelle monastique médiévale, transmise en autres par la *Vie du Christ* (*Vita Christi*) de Ludolphe de Saxe, aussi dit Ludolphe le Chartreux – qui avait été dominicain avant d'être chartreux. Cet ouvrage du XIV^e siècle était un best-seller, véhiculant non seulement un savoir biblique sur le Christ, mais aussi la tradition patristique et médiévale d'exégèse et de conseils spirituels qui visait à interpréter et nourrir la vie chrétienne. Une bonne dose de merveilleux s'y ajoutait aussi. Le prologue de l'ouvrage encourage une contemplation imagée de la vie du Christ qui invite la personne qui prie à entrer dans la scène, une dynamique plutôt associée de nos jours avec la spiritualité des *Exercices spirituels* de saint Ignace de Loyola. La *Vie du Christ* avait été traduite et imprimée en espagnol au début du XVI^e siècle, rendant le trésor de la spiritualité médiévale plus largement accessible à un nouveau public ne lisant pas le latin. Thérèse mentionne la lecture de cet ouvrage la veille de la fête

de la Pentecôte, en prélude à une vision de l'Esprit saint (V 38,9). En lisant la description des commençants, des progressants et des parfaits, elle constate le progrès spirituel qu'elle avait accompli dans les années précédentes. La tradition spirituelle séculaire passée au creuset de l'écriture du chartreux vint rejoindre Thérèse au présent et l'entraîna vers le ravissement.

Les liens de Thérèse avec la vie consacrée contemporaine furent encore plus déterminants. En sus de la formation octroyée par les Augustiniennes et de son inscription personnelle dans le Carmel, Thérèse a bénéficié de l'inspiration et du soutien de nombre de religieux et de communautés – tout en faisant parfois les frais de leur opposition ! Les déchaussées (sœurs clarisses) ont laissé entrevoir la possibilité d'une vie semblable pour le nouveau Carmel (V 32,10). Le franciscain Pierre d'Alcantara, révérend comme un saint pour son ascétisme, a encouragé Thérèse de son vivant et par-delà sa mort (oui !) dans son effort de promotion d'une plus stricte pauvreté. Plusieurs Dominicains ont contribué par leur connaissance de la théologie et de la spiritualité à confirmer Thérèse en sa voie et dans ses réformes. Le père Pedro Ibañez, en particulier, théologien reconnu, accompagna Thérèse dans les premières démarches menant à la fondation de San José. Une toute jeune communauté religieuse, la Compagnie de Jésus, a particulièrement aidé Thérèse dans son avancement spirituel et institutionnel. Le père Diego de Cetina, pourtant jeune prêtre, a su reconnaître en Thérèse l'action de l'Esprit Saint, l'encourageant dans son cheminement spirituel (V 23,16s.). Un entretien avec le père François Borja, futur préposé général de la Compagnie, auteur spirituel et saint, l'encouragea aussi dans le même sens (V 24,3). Par ces contacts personnels et par l'appui logistique aussi apporté, de nombreux acteurs de la vie consacrée ont puissamment contribué à la progression spirituelle de Thérèse et à son œuvre d'autrice, de réformatrice et de fondatrice.

Thérèse fondatrice

Thérèse contribua éminemment à la vie consacrée par la fondation du Carmel réformé. Le projet de Thérèse ne s'inscrivait pas en opposition à son expérience de religieuse au Carmel de l'Incarnation. C'est en ce lieu qu'elle avait appris à vivre comme religieuse et avait vécu une

expérience forte de conversion après plusieurs années de division intérieure. Le projet d'une nouvelle maison pour Dieu avait germé suite à une vision de l'enfer, plus précisément du lieu dont elle avait été sauvée. Animée non par la crainte, mais par le désir que ses contemporains soient sauvés, Thérèse voulait initialement faire mieux tout ce qui était en son pouvoir (observance de la règle, etc.). Devant les limites possibles de son action, l'idée de la fondation d'un lieu nouveau, plus petit, plus pauvre, plus fraternel, avait été évoquée par une amie religieuse avant d'être confirmée par le Seigneur en une vision (V 32,11). La démarche de Thérèse en était une de création. L'espace épuré qu'elle créerait serait un lieu dont le cœur serait marqué par la présence du Christ et où toute l'attention de la petite communauté ne serait que sur son service par la prière.

Après la création du monastère de Saint-Joseph à Avila en 1562, qu'elle relate dans le livre de la *Vie* (V 32-36), Thérèse avait le projet de profiter enfin d'une vie tranquille dans son « petit coin de Dieu » (V 35,12). C'était sans compter sur une interpellation divine à fonder un autre monastère, puis des invitations incessantes à aller vers d'autres lieux encore. Le livre des *Fondations* relate l'histoire des commencements de quinze monastères de carmélites fondés du vivant de Thérèse. En plus de son travail de créatrice, elle fut aussi appelée à être réformatrice de communautés existantes, en particulier sa communauté d'origine, le monastère de l'Incarnation à Avila, dont elle fut élue prieure en 1571. Un certain Jean de la Croix viendra d'ailleurs la seconder comme confesseur. Elle avait convaincu le jeune homme de se joindre à la réforme quelques années plus tôt. Le travail de Thérèse en faveur de la vie religieuse du Carmel ne s'était pas limité à la branche féminine; c'est elle qui obtint du préposé général la permission de recruter des frères carmes réformés. Ces religieux pourraient servir d'appui valeureux aux communautés féminines. Pendant plusieurs années, carmes chaussés et déchaussés furent entremêlés, avant que les tensions forcent la création de structures distinctes.

En fondant des monastères, Thérèse ouvrait un espace où d'autres pourraient entrer pour y croître. Bien qu'elle soit mise sur un piédestal, Thérèse elle-même avait à cœur de mettre en valeur les autres femmes avec qui elle établissait les communautés. Le livre des *Fondations*

esquisse des vignettes de ces différentes femmes qui avaient soit déjà répondu à un appel à la vie consacrée de manière organique et désiraient former une communauté carmélite, soit de femmes qui avaient un tel désir mais n'avaient pas pu le réaliser encore, soit de recrues attirées par les nouvelles fondations. En mettant en exergue le rôle de ces femmes, Thérèse souligne que les nouveaux monastères ne sont pas seulement le résultat d'une initiative héroïque de sa part, mais qu'elle a servi de catalyseur à une action de Dieu qui la dépasse et engage de multiples vies. Thérèse peut déjà témoigner de son vivant de fruits de sainteté qui ont jailli au Carmel autour d'elle.

Le rôle créateur de Thérèse déborde enfin du cadre carmélitain en s'étendant aussi à tout un réseau de collaboratrices et collaborateurs, de bienfaiteurs et bienfaitrices qui, touchés par l'inspiration divine qu'ils pressentaient dans l'œuvre de Thérèse, offrirent leur soutien. Les *Fondations* en offrent certains récits et la correspondance de Thérèse nous en livre aussi des traces. Certains collaborateurs ecclésiastiques, en particulier, furent transformés au contact de Thérèse et de son œuvre. Le père Ibañez, dominicain, fut si marqué par ce que Thérèse lui partagea de son expérience spirituelle qu'il se retira pendant deux ans dans un monastère lointain de son ordre pour s'y consacrer à la prière, avant d'être rappelé à une vie plus active par obéissance. Le père jésuite Balthasar Alvarez, futur vice-provincial, recteur et maître des novices, entra en contact avec Thérèse en 1559, une rencontre qui lui ouvrit un horizon spirituel distinct de la « norme » ignatienne qui se cristallisait à la même époque. Ces deux exemples ne sont que la pointe de l'iceberg du rayonnement de Thérèse fondatrice déjà de son vivant.

Thérèse enseignante

Un pan essentiel de la contribution de Thérèse à la vie consacrée et à la vie de l'Église dans son ensemble est son rôle d'autrice et d'enseignante qui la mena à être reconnue éventuellement comme docteure de l'Église.

L'audience initiale des écrits de Thérèse était constituée des religieuses de sa communauté. Le *Chemin de perfection* se voulait explicitement la réponse à une requête des sœurs de monastère de Saint-Joseph. Bien que Thérèse proteste écrire seulement à la demande d'autrui et sous

l'œil bienveillant des autorités ecclésiastiques, son désir propre d'enseigner et d'écrire transparait³. Au-delà du petit noyau initialement envisagé de lectrices, un cercle plus large allait bientôt se développer.

Thérèse déploie un style théologique idiosyncratique. D'emblée, elle clame son manque d'éducation, sa petitesse personnelle et sa condition (désavantagée) de femme. Bien que nourri de ses lectures, de la prédication entendue et d'entretiens spirituels, son enseignement est clairement passé au crible de l'expérience, dont elle se réclame d'ailleurs. «Je ne dirai rien que je ne tiennne par expérience, soit en moi ou chez autrui, ou qu'il ne m'ait été donné de comprendre par le Seigneur dans la prière» écrit-elle dans le prologue du *Chemin de perfection*⁴. Son expérience de Dieu et les lumières divines sont le fondement de son enseignement. Le livre de sa *Vie*, écrit au «je», ne laissait planer aucun doute sur son caractère expérientiel, alors que le *Château intérieur* tente de masquer la présence de Thérèse par l'usage de la troisième personne du singulier. Les lecteurs ne s'y laissent pas prendre; Thérèse y livre un enseignement qui est témoignage. Sa force de conviction est telle qu'elle n'a pas peur de prendre position fermement lorsque les circonstances le requièrent. Ainsi, dans le chapitre 22 de sa *Vie*, défend-elle la nécessité de conserver l'humanité du Christ, même dans les réalités spirituelles les plus élevées, a contrario d'une opinion selon laquelle la perfection de l'ascension spirituelle appelle à l'abandon de toute image (V 22,1). Thérèse fait usage de son magistère.

Le style théologique de Thérèse fait écho à la dimension affective qui transparait dans les écrits nés dans le cadre de la vie monastique, avant que la théologie ne migre vers l'université et la ville. La théologie était devenue plus sèche en devenant plus spécialisée et rationnelle. La spiritualité s'en était détachée, illustrée par des auteurs différents. En centrant son propos sur l'expérience spirituelle, la sienne d'abord et celle de son entourage, Thérèse dégage une manière de faire théologie qui s'enracine dans une expérience de Dieu. L'expérience de Dieu est parfois assez surprenante et extraordinaire chez Thérèse, avec son lot de visions et de locutions divines, mais ce n'est pas là, pour elle, l'essentiel. Son expérience n'est pas un modèle à suivre coûte que coûte, mais plutôt un exemplaire qui révèle l'horizon possible d'un cheminement spirituel vers l'union avec le Seigneur. Puisant à cette source, Thérèse

se dévoile pour dévoiler l'œuvre de Dieu et offrir des conseils à ceux et celles qui sont aussi en route, tant pour leur vie de prière que pour leur croissance dans la vertu. Ce faisant, elle partage avec toute l'Église le trésor de son expérience de consacrée.

Il est fascinant de penser à l'influence immense de cette femme noble née dans une petite ville de Castille en 1515, devenue religieuse, puis fondatrice d'un monastère, puis de quelques autres, dont certains écrits ont circulé sous forme de manuscrits de son vivant, en plus de milliers de lettres – dont plus de 400 nous sont parvenues. Une première œuvre de Thérèse a été imprimée en 1583, un an après son décès, suivi de plusieurs autres en 1588, rendant accessibles à un public large ses écrits. Des traductions en langues étrangères suivirent bientôt, entre autres une édition de la *Vie* en français au début du XVII^e siècle, faisant essaimer la pensée thérésienne – et le Carmel réformé – à travers le monde chrétien et fécondant d'autres courants spirituels. Une religieuse cloîtrée était devenue par acclamation populaire un point de référence de l'enseignement spirituel. Elle le demeure jusqu'à nos jours, maintenant auréolée du double titre de sainte et de docteure.

Qu'est-ce que Thérèse doit à la vie consacrée ? Beaucoup ! C'est par la vie consacrée que Thérèse entre dans une relation privilégiée avec le Christ qui devient son tout. Au cœur de cette relation, Thérèse trouve son identité et le souffle requis pour créer contre vents et marées, veillant aux affaires de son Époux. Qu'est-ce que la vie consacrée lui doit comme docteure ? Certainement d'avoir révélé l'importance doctrinale d'une voix féminine qui parle d'expérience depuis le cœur contemplatif de l'Église jusqu'en ses périphéries missionnaires. Encore aujourd'hui, Thérèse inspire et montre la voie vers Dieu.

¹ Livre de la *Vie*: cité comme V, suivi du chapitre, puis du paragraphe.

² Dont *L'Ascension de la montagne* du franciscain Bernard de Laredo (V 23,12).

³ La question de l'agentivité (*agency*) de Thérèse comme autrice a été soulignée en particulier par la relecture féministe de Thérèse; voir par exemple Alison Weber, *Teresa of Avila and the Rhetoric of Femininity*, Princeton, NJ: Princeton University Press, 1990 ou Carole Slade, *St. Teresa of Avila: Author of a Heroic Life*, Berkeley: University of California Press, 1995.

⁴ *Chemin de perfection*, Prologue, §3, (ma traduction à partir de la version de l'Escorial, celle de Valladolid omet la deuxième partie de la phrase).

Connaissance de soi et connaissance de Dieu chez Sainte Catherine de Sienne



Une Docteur de l'Église... analphabète !

Lamphone Phonevilay, o.p.

Le 4 octobre 1970, sainte Catherine de Sienne (1347-1380) fut proclamée « Docteur de l'Église » par le pape Paul VI, une semaine après Sainte Thérèse d'Avila le 27 septembre 1970. Sainte Thérèse et sainte Catherine furent donc les deux premières femmes à avoir reçu cet insigne titre, réservé aux saints dont les écrits sont considérés comme étant particulièrement marquants d'un point de vue théologique et spirituel. Ce qui frappe dans le cas de Catherine de Sienne, c'est que le titre de « Docteur de l'Église » lui fut conféré alors qu'elle fut pratiquement analphabète, ses enseignements étant issus de dictées qu'elle livra à des secrétaires qui les consignèrent par écrit.

Le corpus de ses « écrits » comprend 382 lettres envoyées à des personnes diverses, 26 oraisons (ou prières) et un livre, connu aujourd'hui sous le nom de *Dialogue*. Ce livre, qui contient l'essentiel de la doctrine catherinienne, est écrit justement sous la forme d'un dialogue entre Catherine et Dieu.

Pour connaître cette Docteur de l'Église, un autre écrit s'avère incontournable. Il s'agit de *La vie de sainte Catherine de Sienne* écrite par le Bienheureux Raymond de Capoue, un dominicain qui fut son directeur spirituel. Ce livre, aussi connu sous le nom de « Légende majeure », est une hagiographie, donc, un écrit dont le style littéraire vise à faire ressortir les mérites d'une personne considérée comme étant un saint ou une sainte par ses contemporains. Cela dit, une des particularités du livre est qu'à chaque chapitre, Raymond de Capoue prend le temps de mentionner avec précision d'où il tire les informations qu'il rapporte pour la rédaction dudit chapitre², ce qui est assez unique à l'époque. Ainsi, « La vie de sainte Catherine de Sienne » écrite par Raymond de Capoue, tout en étant littérairement hagiographique, est également le fruit d'une quête de véracité historique³. Se dégagent aussi de cette « biographie » des éléments propres à la pensée catherinienne.

La doctrine qui émane des écrits de sainte Catherine est d'une grande richesse et il est difficile de la résumer en quelques lignes. Certains lecteurs considèrent les écrits de la sainte comme difficiles d'accès, en raison du foisonnement de sa pensée. Ces écrits touchent en effet à un éventail impressionnant de domaines : le dogme, la morale, la vie spirituelle, la théologie, la mystique, etc. Pourtant, lorsque l'on prend le temps de les lire et de les approfondir, on se rend vite compte qu'il s'en dégage une belle cohérence d'ensemble.

Deux notions sont particulièrement importantes chez sainte Catherine, à savoir la connaissance de soi et la connaissance de Dieu. Connaissance de soi et connaissance de Dieu furent cristallisées dans une vision où le Seigneur révéla à Catherine ceci : « Sais-tu ma fille, qui tu es et qui je suis ? Si tu as cette double connaissance, tu seras heureuse. Tu es celle qui n'est pas, je suis Celui qui suis⁴. » Cette expérience mystique constitue le pilier fondamental de toute la doctrine catherinienne. L'être humain ayant été créé par Dieu, savoir qui nous sommes nous aide conséquemment à savoir qui Dieu est. Bref, connaissance de soi et connaissance de Dieu vont de pair ; on ne doit pas avoir l'une sans avoir l'autre. L'être humain trouve son identité profonde dans l'identité même de Dieu.

La connaissance de soi

Pour Catherine de Sienne, la connaissance de soi est le premier pas de la vie spirituelle. Elle n'a pas en tête une connaissance de soi sur le plan purement psychologique, tel qu'on l'entendrait aujourd'hui. Mais la connaissance de soi à laquelle elle fait référence se rapporte plutôt à ce que l'on pourrait appeler l'anthropologie spirituelle, c'est-à-dire qui est l'être humain dans sa structure spirituelle. Or, qui est l'être humain, justement, sur le plan spirituel ? Trois éléments ressortent : 1) l'être humain a été créé par Dieu ; 2) il a chuté par sa propre faute (péché originel) ; 3) il a été sauvé et racheté par le Fils de Dieu. Ainsi, la double connaissance de soi et de Dieu nous fait comprendre que l'être humain est en lui-même et par lui-même « misérable », mais qu'il porte néanmoins en lui une dignité incommensurable.

La connaissance de soi, c'est donc la connaissance de notre misère, de notre condition de pécheur, de notre fragilité intrinsèque : en nous-

mêmes et par nous-mêmes, nous ne sommes rien. Nous sommes quelque chose seulement parce que Dieu habite en nous. Notre valeur ne vient pas de nous en tant que tels mais elle vient de Dieu.

Mais comment se fait-il que l'être humain ne soit « rien » ? En raison du péché. Pour Sainte Catherine, le péché consiste à aimer ce que Dieu hait et à haïr ce que Dieu aime. Or, Dieu aime la vertu et il hait le vice⁵. Le péché est néant. Lorsqu'une personne s'adonne au péché, elle creuse son propre néant : « Le péché est un non être⁶. » Le pécheur est celui qui a perdu la lumière de la raison : il ne saisit plus que sans Dieu, il n'est rien. Les principaux fruits de la connaissance de soi sont l'humilité, la « haine de soi » et l'esprit de pénitence. Approfondissons chacun de ces trois éléments.

L'humilité naît de la connaissance de soi. Elle précède toutes les autres vertus, et elle nourrit la charité : « Toute perfection et toute vertu procède de la charité, et la charité se nourrit de l'humilité⁷. » L'humilité est ce qui soutient tout l'édifice des vertus. Puisque sans l'humilité, aucune vertu n'est possible, et que l'humilité découle de la connaissance de soi, pour mener une vie vertueuse, il importe donc de ne jamais oublier que sans Dieu, « nous ne sommes rien ».

Quant à la « haine de soi », pour comprendre cette notion, il faut garder en tête que pour Sainte Catherine, le pire ennemi de la connaissance de soi et de l'humilité, c'est l'amour-propre (amour de soi). L'amour-propre consiste à être tourné essentiellement sur soi. Il s'agit d'un attachement exagéré à notre manière de voir les choses, à notre opinion, à nos désirs, à nos passions, à tout ce qui nous procure de la satisfaction personnelle.

Or, la « haine de soi » est ce qui nous permet de contrer l'amour-propre. Même si l'expression peut heurter nos sensibilités contemporaines, il ne s'agit pas tant d'une haine de notre être profond que d'une haine de notre inclination au péché. Cette « haine » vient de la connaissance de soi : parce qu'on se sait pécheur et fragile, on développe une haine du péché et une haine à l'égard de notre « sensualité ». Catherine est radicale : elle nous exhorte à brandir un glaive à deux tranchants. Il s'agit du glaive de la haine du vice et de l'amour de la vertu. La raison doit être maîtresse de la sensualité, et non l'inverse.

Enfin, en ce qui a trait à l'esprit de pénitence, ce fruit de la connaissance de soi est un moyen pour lutter contre le péché. Pour ce faire, il importe de distinguer entre l'esprit de pénitence (vertu intérieure) et les pratiques extérieures de pénitence (les mortifications). L'esprit de pénitence est une vertu alors que les mortifications ne sont que des moyens ou des instruments au service de cette vertu.

Même si sainte Catherine était connue pour l'intensité de ses mortifications, il n'en demeure pas moins que pour elle, rechercher les mortifications pour elles-mêmes est une erreur et peut nuire à la vie spirituelle. Le but de la pénitence n'est pas tant de « mater notre corps » que de « mater » notre volonté propre, nous rappelle la sainte siennoise : « La perfection ne consiste pas seulement dans les macérations, dans les mortifications corporelles, mais dans la destruction de la volonté propre, de la volonté perverse⁸. »

En somme, la connaissance de soi nous permet de fonder notre vie dans la vérité, la vérité de ce que nous sommes, plutôt que dans le mensonge ou l'erreur de ce que nous ne sommes pas. Et grâce à la connaissance de soi, on peut développer en nous les vertus, essentielles pour mener une vie droite qui plaise à Dieu et qui corresponde à notre appel profond à la sainteté.

La connaissance de Dieu

Toutefois, pour savoir qui nous sommes véritablement, la connaissance de soi à elle seule s'avère insuffisante. Il faut la jumeler à un autre élément fondamental, qui est la connaissance de Dieu. Car sans la connaissance de Dieu, la connaissance de soi risque de nous plonger dans le désespoir.

La connaissance de Dieu, c'est essentiellement la connaissance de la bonté de Dieu en nous et pour nous. C'est en descendant dans notre « cellule intérieure⁹ » que nous comprenons que Dieu est présent en nous par notre baptême. Cette présence de Dieu en nous fait en sorte que nous ne sommes pas seulement fragilité et faiblesse puisque nous portons également une bonté et une dignité intrinsèques inaliénables. Car tout vient de Dieu... à l'exception du péché. La dignité de Dieu (connaissance de Dieu) contraste avec « l'indignité » de l'être humain (connaissance de soi).

C'est par pure bonté que Dieu a créé l'être humain, et c'est par pure bonté qu'il le maintient dans l'existence. Pour Catherine de

Sienna, Dieu est celui qui nous aime sans être aimé de nous : « Ô souveraine et éternelle Bonté de Dieu ! [...] Vous m'avez aimée sans être aimée de moi¹⁰. » Cependant, malgré que l'être humain ne rend souvent pas à Dieu l'amour qui lui est dû, l'amour de Dieu pour l'être humain est sans limites : « Ma Miséricorde [...] est incomparablement plus grande que tous les péchés qui se commettent dans le monde¹¹. » C'est par amour que Dieu nous a créés, c'est par amour que Dieu nous maintient en vie, c'est par amour que Dieu a voulu nous sauver en nous envoyant son Fils. C'est aussi par amour que le Fils a versé son sang pour nous.

Malgré que l'amour de Dieu pour l'être humain soit incommensurable, Dieu nous manifeste son amour en « proportion » de l'amour que nous avons pour lui :

Je réponds toujours par le même amour à l'amour qu'on a pour moi. Si vous m'aimez comme un serviteur aime son maître, je vous aimerai en maître, vous payant votre dû suivant votre mérite; mais je ne me manifesterai pas moi-même à vous. Les secrets intimes on les livre à son ami; parce qu'on ne fait qu'un avec son ami. On ne fait pas qu'un avec son serviteur¹².

Cet aspect est important pour Catherine de Sienna. Autrement dit, dans l'amour, il y a toujours un élément de réciprocité. Même si Dieu nous aime à la folie, il ne s'impose pas à nous : c'est à nous d'accueillir son amour. Si nous lui ouvrons toute grande la porte de notre cœur, Dieu entrera et se donnera entièrement à nous. Si nous lui ouvrons cette porte que partiellement, Dieu ne pourra pas, ou ne se permettra pas, de se donner autant qu'il le pourrait. Bref, chacun a sa part de responsabilité dans la relation qu'il souhaite établir avec Dieu. Dans une vision, Dieu livra l'enseignement suivant à sainte Catherine : « Ma fille, pense à moi, si tu le fais, je penserai sans cesse à toi¹³. » La gratuité de l'amour de Dieu appelle de notre part une réponse. Dans le livre du *Dialogue*, Sainte Catherine s'adresse ainsi au Père éternel : « Bien que vous nous ayez créés sans nous, vous ne voulez pas nous sauver sans nous¹⁴. » Savoir que Dieu nous aime devrait donc nous pousser à l'aimer en retour. Pour Catherine de Sienna, c'est cette bonté de Dieu en nous et pour nous qui constitue le fondement de notre dignité et de notre valeur comme êtres humains.

Un guide pour aujourd'hui

Sainte Catherine de Sienne a beaucoup à nous enseigner aujourd'hui. Sa doctrine nous offre une véritable carte routière pour nous aider à comprendre qui nous sommes, qui Dieu est, et conséquemment, quel chemin prendre pour nous rapprocher du Seigneur. Nombreuses sont les saintes qui ont pris Catherine de Sienne comme l'une de leurs modèles de leur vivant : Rose de Lima, Marguerite-Marie Alacoque, Véronique Giuliani, Kateri Tekakwitha... Ces saintes ont vu dans les enseignements et l'exemple de la Docteur de l'Église siennoise une nourriture pour leur vie spirituelle. À nous maintenant de suivre leurs pas et de nous laisser guider par cette témoin unique du Christ!

¹ L'essentiel du contenu de cet article est tiré d'une formation que l'auteur a donnée aux séminaristes du Grand Séminaire de Montréal le 31 mars 2023.

² Ses sources d'information furent principalement des témoins directs aux différents épisodes décrits de la vie de sainte Catherine, dont lui-même.

³ Du reste, il importe de mentionner que Raymond de Capoue fut un homme qui jouissait d'une grande considération par les autorités religieuses et civiles de son époque, notamment en raison de la qualité de son jugement. À la demande du pape Urbain VI, il reçut en 1379 le titre de « Maître en Théologie », et en 1380, il fut élu « Maître de l'Ordre des Frères Prêcheurs ». L'on faisait souvent appel à lui pour mener différentes enquêtes et missions canoniques, et c'est très certainement en raison de l'équilibre de son jugement que l'Ordre dominicain lui demanda d'assumer la direction spirituelle de sainte Catherine en 1374.

⁴ Raymond de Capoue, *Vie de sainte Catherine de Sienne*, Téqui, Paris, 2000, p. 93.

⁵ Catherine de Sienne, *Le Dialogue*, traduction de Jourdain Hurtaud, tome 1, Téqui, Paris, 1976, chapitre 98, p. 357.

⁶ *Le Dialogue*, tome 1, chap. 31, p. 107.

⁷ *Le Dialogue*, tome 1, chap. 63, p. 209.

⁸ *Le Dialogue*, tome 1, chap. 104, p. 380.

⁹ La « cellule intérieure » est une autre notion chère à Sainte Catherine. Elle réfère au cœur profond, à ce lieu intérieur où Dieu réside en chacun.

¹⁰ *Le Dialogue*, tome 1, chap. 108, p. 393.

¹¹ *Le Dialogue*, tome 2, chap. 129, p. 110.

¹² *Le Dialogue*, tome 1, chap. 60, p. 201-202.

¹³ *Vie de sainte Catherine de Sienne*, p. 98.

¹⁴ *Le Dialogue*, tome 2, chap. 134, p. 144.

Dieu est plus grand que notre cœur

Aline Eraly, o.c.d.



Apparemment Thérèse de Lisieux (1873–1897) ne parle pas beaucoup de la prière; trop peu à notre gré. D'autre part, son existence entière est imprégnée de prière. Une sorte de fascination de Jésus manifeste une forte emprise de Dieu à laquelle Thérèse répond avec ferveur. Prière et sainteté ne font qu'un dans son cas. Dès lors, s'interroger sur la prière de Thérèse ouvre des horizons immenses. Après quelques réflexions, suscitées par sa prière, choisissons d'emblée de nous limiter aux heures d'oraison auxquelles Thérèse est tenue par sa vie au Carmel, pour en saisir quelques aspects. Autant que possible nous laissons la parole à sainte Thérèse elle-même dans ses Manuscrits autobiographiques et dans ses Lettres. En dévoilant peu à peu le secret de son oraison, elle pourra nous guider dans les obscurités de notre propre démarche et nous aider à nous livrer aux jaillissements de l'Esprit.

Un premier regard sur la prière de Thérèse n'est pas sans nous étonner. Thérèse vit une vie contemplative avec sa structure portante, son horaire entièrement centré sur la prière, sous des formes diverses: l'Eucharistie, l'Office des Heures, deux heures d'oraison pour ne citer que les grands axes. Or Thérèse, explicitement, parle peu de prière. Elle atteint une sainteté de hauteur vertigineuse et pourtant, elle ne semble jamais franchir l'échelle classique de la contemplation décrite par ses saints parents, Thérèse de Jésus et Jean de la Croix, tous deux docteurs des voies de la prière. De plus, nous connaissons son ardent amour de Jésus et son souci de fidélité dans les petites choses. Néanmoins nous savons que ses temps d'oraison se passent dans la sécheresse, l'aridité, le sommeil et les distractions, selon son propre témoignage.

Nos réponses provisoires nous assurent qu'en effet, «prier» déborde les temps officiels de prière: la sainteté et la contemplation ne sont jamais des copies mais des créations inédites de l'Esprit qui rend libre; sécheresse et distractions dans l'oraison ne sont pas

nécessairement signes d'une prière ratée et elles n'excluent pas toujours la joie, la paix, le bonheur qui, dans la foi, peuvent être éprouvés dans une zone plus profonde.

Écoutons Thérèse elle-même nous parler de son oraison au Carmel. Ses comptes rendus sont bien connus. Dans sa sincérité habituelle elle n'édulcore rien de ses difficultés et ses aveux sont formels, au point d'être presque déconcertants pour nous.

Son oraison n'est pas une réussite à ses yeux, elle n'a pas grand succès: «La sécheresse était mon pain quotidien» (Ms A, 73) (1888-9). «Je devrais me désoler de dormir pendant mes oraisons et mes actions de grâces» (Ms A, 75). Ailleurs, elle se plaint des divagations nombreuses de son esprit, «de se laisser distraire de son unique occupation [...], de s'occuper des bagatelles de la terre» (Ms B, 52). «Aujourd'hui plus que hier, si cela est possible, j'ai été privée de toute consolation...» (LT 76).

Sa retraite de prise d'habit est encore plus aride. Les billets à ses sœurs sont éloquents et ne laissent aucun doute sur son état d'âme. «Rien auprès de Jésus. Sécheresse! Sommeil! Mais au moins c'est le silence: le silence fait du bien à l'âme... Puisque Jésus veut dormir, pourquoi l'en empêcherais-je?... Je vous assure qu'il ne fait pas de frais pour me tenir conversation... Le pauvre agnelet ne peut rien dire à Jésus et surtout Jésus ne lui dit absolument rien...» (LT 100-101, 104).

Au début de sa vie au Carmel, la sécheresse et le sommeil sont sûrement dus à un manque de repos et à un épuisement physique et nerveux pour une toute jeune fille. Le traitement est rude d'autant plus qu'avant son entrée, Thérèse avait connu des heures de prières ferventes et des faveurs indélébiles qui avaient incontestablement intensifié son désir de solitude.

Dès son jeune âge, Thérèse a connu la présence obscure de Dieu qui attire l'âme au recueillement. Sa première communion fut «une fusion» avec Jésus. «Thérèse avait disparu, comme une goutte d'eau qui se perd au sein de l'océan. Jésus restait seul... (il était le Maître, le Roi)» (Ms A, 34).

À cette expérience précieuse de l'emprise unifiante de l'Amour, la grâce de Noël ajoutera celle de la puissance transformante de cet

Amour dont l'action s'exerce par des infusions de charité et s'étend aux facultés sensibles. «En un instant, l'ouvrage que je n'avais pu faire en dix ans, Jésus le fit en se contentant de ma bonne volonté» (Ms A, 45).

La grâce de zèle et de la soif des âmes reçue peu de temps après, la fait pénétrer dans l'Amour divin lui-même pour lui faire expérimenter ses besoins profonds, sa souffrance : l'Amour a soif de se répandre et les hommes refusent de le recevoir.

Toutes ces expériences de plus en plus pénétrantes de l'Amour avaient attiré Thérèse au Carmel. Là elle pourrait vivre avec Dieu, libre de tout souci sauf celui de l'aimer, dans une contemplation sans entrave. Or, avec son entrée au Carmel, commencent les sept années de sécheresse interrompue en juillet 1889 par la faveur reçue à la grotte de Sainte Madeleine : la jeune carmélite demeura une semaine entièrement absorbée par l'amour. «Il y avait comme un voile jeté pour moi sur toutes les choses de la terre... C'est un état surnaturel bien difficile à expliquer. Le Bon Dieu seul peut nous y mettre. Il suffit à détacher une âme de la terre pour toujours» (CJ 11.7.2). Son recueillement habituel pendant sa vie monastique ne saurait entièrement s'expliquer sans cette grâce exceptionnelle.

Sa retraite de profession, tout comme celle de sa prise d'habit, «et toutes celles qui suivirent fut une retraite de grande aridité» (Ms A, 75). Ces lignes, écrites en 1895, sont éclairées par plusieurs billets de Thérèse à ses sœurs. «L'Agneau se trompe en croyant que le jouet de Jésus n'est pas dans les ténèbres» (LT 78). Dans sa sensibilité et ses facultés, l'impuissance semble toujours augmenter : «Je ne comprends pas la retraite que je fais, je ne pense à rien, en un mot je suis dans un souterrain obscur...» (LT 112). Mais Thérèse tient bon résolument à travers toutes les difficultés, les sensations de vide et d'impuissance.

L'Esprit divin la place, en effet, sous l'action lente et prolongée de son amour pour que l'œuvre qu'il a inaugurée gagne en qualité et en profondeur. Thérèse de son côté ne perçoit que la couche de cendre uniformément grise qui couvre le foyer. Les longues sécheresses contemplatives auxquelles elle se soumet et qui peu à peu l'apprivoisent et même la rassurent, la consumeront lentement jusqu'à ce qu'elle soit transformée en brasier d'amour.

Le 31 août 1890, Thérèse décrit à Mère Agnès son itinéraire spirituel. En le citant en entier nous apprenons comment elle réagit à la situation « qu'elle ne comprend pas » et nous trouvons les traits marquants de son oraison obscure.

Avant de partir, son Fiancé a semblé lui demander dans quel pays elle voulait voyager, quelle route elle désirait suivre. [Elle] a répondu qu'elle n'avait qu'un désir, celui de se rendre au sommet de la MONTAGNE DE L'AMOUR.

Elle lui a dit : Vous savez Celui que j'aime et Celui que je veux contenter uniquement. C'est POUR LUI seul que j'entreprends ce voyage. Menez-moi donc par le sentier qu'il aime à parcourir. Pourvu qu'il soit content, je serai au comble du bonheur. Alors Jésus m'a prise par la main, et il m'a fait entrer dans un souterrain où il ne fait ni froid ni chaud, où je ne vois rien qu'une clarté à-demi voilée, que répandent les yeux baissés de la Face de mon Bien-Aimé. Mon Fiancé ne me dit rien. Et moi je ne lui dis rien non plus, sinon que JE L'AIME PLUS QUE MOI. Et je sens au fond de mon cœur que c'est vrai, car JE SUIS PLUS À LUI QU'À MOI.

Je ne vois pas que nous avançons vers le terme de la montagne, puisque notre voyage se fait sous terre, mais pourtant il me semble que nous en approchons sans savoir comment. La route que je suis n'est d'aucune consolation pour moi, mais pourtant elle m'apporte toutes les consolations, puisque c'est Jésus qui l'a choisie, et que je désire le consoler tout seul, tout seul. (LT 110)

L'atmosphère indéfinissable que Thérèse décrit avec des mots justes et des images fort expressives laissent deviner qu'un dévoilement s'inaugure. Quelle paix dans cette jeune carmélite ! Et quelle sécurité dans son cœur ! Dans l'obscurité épaisse du voyage qui se fait dans la foi pure, une certitude jaillit : « Ce Bien-Aimé m'instruit, il parle dans le silence, dans les ténèbres » (LT 135). Mystérieusement, Thérèse « sait » la nécessité de la sécheresse pour purifier sa foi et son amour et pour la garder en état d'accueil comme une fleur sous l'action du soleil. Ses yeux intérieurs s'habituent à la pénombre : elle finit par discerner les traits, « à-demi voilés » du visage qu'elle recherche ; elle « sent » un amour supérieur à tout, qui s'exprime au fond de son cœur ; elle marche à l'obscur vers le but qui se laisse deviner. Mue par une force

intérieure, son regard se fixe lentement, paisiblement, sur «Celui qu'elle aime», sans autre attirance que lui.

Elle perçoit que son cœur s'est éveillé: elle devient un amour qui regarde dans la foi, sans autre but que de durer pour la joie de Jésus, et ce regard, en retour, nourrit son amour. Une seule chose importe encore à Thérèse: faire plaisir à Jésus et lui prouver qu'«elle l'aime plus qu'elle-même», se réjouir de la joie de pouvoir se donner, alors qu'elle se perd: «Je trouve cela tout naturel, puisque je me suis offerte à Jésus... pour le plaisir de celui qui se donne à moi» (Ms A, 79).

Une vie secrète s'est ouverte à Thérèse, néanmoins elle juge sa retraite aride et trouve le souterrain bien sombre. Dans sa sèche prière contemplative, l'obscurité ne disparaît pas, mais elle en convient maintenant: les ténèbres «au lieu de me faire de la peine, me font un Immense plaisir» (Ms A, 75). Et comme en écho: «Je ne désire pas voir. Je préfère vivre de foi» (CJ 11.9.7; 5). Nous touchons à un domaine des plus mystérieux de l'oraison de Thérèse. Nous sommes en pleine antinomie. Une prière difficile, aride et sans goût peut donc être en même temps, une prière paisible, facile et consolée? La Présence divine peut donc être expérimentée dans une absence apparente?

En suivant Thérèse dans son cheminement, on comprend que c'est avec enthousiasme qu'elle découvre les écrits de saint Jean de la Croix et s'en nourrit. Ce fut comme une révélation pour elle: elle trouve là son portrait. Son expérience lui a déjà appris que c'est le regard de foi, obstinément fixé sur Dieu, qui permet à Dieu de se donner. L'oraison du côté humain n'est finalement qu'un exercice continu de la foi, une répétition d'actes de foi nue reliant l'âme à Dieu de façon telle qu'il puisse se donner et transformer l'âme.

Saint Jean de la Croix lui apprendra que l'oraison contemplative, en effet, se situe dans l'esprit où la foi devient vive, au-delà de ce que l'on peut découvrir. Dieu introduit l'âme dans la nuée lumineuse et laisse à leur activité naturelle les facultés humaines. De là viennent les antinomies qui font souffrir aussi longtemps que l'âme n'est pas accommodée à Dieu et à son action. La dualité sera moins sentie à mesure que la purification progressera. Celle-ci achevée, les puissances humaines uniront leur prière à celle que l'Esprit fera en elles.

De la pauvreté de l'âme qui pâtit, jaillissent l'espérance et la confiance qui permettent à Dieu de se donner sans mesure, de réaliser les désirs infinis de l'âme et d'exercer son propre droit à l'amour jusqu'à «l'égalité d'amour». Tel semble avoir été le cas de Thérèse. La pureté de son regard de foi est inlassablement arrêtée sur Dieu; l'amour infini peut la conduire à l'union transformante de l'Amour divin, jusqu'à pouvoir aimer Dieu avec son Amour à Lui. «Ah! que de lumières n'ai-je pas puisées dans les œuvres de saint Jean de la Croix! ... À l'âge de 17 à 18 ans je n'avais pas d'autre nourriture spirituelle» (Ms A, 83). Cette lecture est pour elle lumière, sécurité, plénitude, confirmation de ses intuitions les plus inexprimables: «C'est le saint de l'Amour par excellence». Est-ce dans ce sillon que Thérèse dira un jour son plus beau mot sur l'oraison? «L'Amour est tout» (Ms B, 3). «C'est l'Amour seul qui m'attire» (Ms A, 82).

Sans anticiper les grâces singulières dont l'Amour gratifie Thérèse, suivons-la simplement, sans hâte, dans sa prière pauvre et dépouillée. Thérèse connaît des étapes de croissance, elle doit patiemment avancer dans la nuit de la foi et construire de nouvelles attitudes intérieures, dont le processus s'étend sur des années.

Si la jeune carmélite, au début, attribue sa sécheresse à son peu de ferveur, elle se trompe. Mais Thérèse prend de plus en plus conscience de sa profonde pauvreté, et elle doit apprendre à vivre avec elle. Ses impuissances sont fructueuses, car elles favorisent le «devenir petit» comme le grain de sable dans le désert aride. Elles ne détruisent pas l'amour, mais elles excitent sa soif. Sa générosité reçoit un nouveau visage. Jésus lui apprend que sa pauvreté est «le moyen de lui plaire» (Ms A, 76).

Peu à peu croissent en profondeur l'humilité, le détachement, la confiance et l'abandon dans l'âme de Thérèse, jusqu'à devenir amour de sa petitesse. Dans la ligne de «l'avoir», Thérèse est pauvre; dans la ligne de «l'être», de la puissance, elle est pauvre également, elle ne peut rien... La terre semble prête pour une nouvelle semence! Sa faiblesse devient capacité d'accueil, capacité d'amour. Bientôt elle percevra «la plus grande chose que Dieu a faite en son âme: il lui a montré sa petitesse, son impuissance» (Ms C, 4); en un mot, sa faiblesse radicale. Elle en est si convaincue qu'elle dira à Céline: «Plus tu seras pauvre, plus Jésus t'aimera» (LT 211).

Un mouvement d'abandon grandissant se manifeste qui, vers 1894, débouchera dans la découverte de la « petite » voie définitive, la « petite voie bien droite, bien courte et toute nouvelle » (Ms C, 2). Voie qui se fera route, autoroute; elle se confond avec Jésus qui est « la Route » (Jn 14, 6). Alors elle expérimentera que « Dieu la porte dans ses bras » (Jean de la Croix) et l'élève au sommet.

Sans heurts mais sans retour se produit, en même temps, un retournement dans son désir de sainteté. Nous connaissons maintenant deux phases dans l'évolution spirituelle de Thérèse. Jusqu'à 22 ans, elle caresse le désir secret de se sanctifier: « Je donnerai tout! » « J'ai toujours désiré être une sainte » (Ms C, 2). Et même, « Je veux devenir une sainte! Je veux aimer le Bon Dieu autant que sainte Thérèse » (PA 159). « La sainteté! Il faut la conquérir à la pointe de l'épée » (LT 89). Le rêve d'une sainteté conquise s'effritera peu à peu par l'expérience constante de sa faiblesse et la connaissance grandissante, dominante même, de l'Amour infini.

Les trois dernières années de sa vie, Thérèse quête à Dieu la sainteté: « Je veux devenir une sainte, mais je sens mon impuissance. Je te demande, ô mon Dieu, d'être toi-même ma sainteté » (Pri 6). Thérèse prend conscience du désir de Dieu: combler l'homme ouvert et accueillant de son insondable tendresse miséricordieuse. Insensiblement change sa prière: « Seigneur, je t'aime, je veux vivre pour toi » devient maintenant « Seigneur, tu m'aimes, tu vis pour moi ». En effet, loin d'être une prestation, la prière est un don qu'un Autre dépose en Thérèse pour l'épanouir pleinement.

Il est évident que la croissance dans la sainteté influence profondément la prière d'une personne. Après une longue maturation, 1895 est une année printanière pour Thérèse, la plus heureuse de sa vie. C'est une année de plénitude, d'intensité et de lumière. C'est le moment décisif de son histoire spirituelle.

Que deviennent les oraisons de Thérèse après ces débordements divins? Dieu ne change pas son agir profond dans l'âme de Thérèse: « Ne croyez pas que je nage dans les consolations, oh non! ma consolation c'est de n'en pas avoir sur la terre. Sans se montrer, sans faire entendre sa voix, Jésus m'instruit dans le secret; ce n'est pas au moyen des livres, car je ne comprends pas ce que je lis » (Ms B, 1). Son

impuissance de toujours... mais accompagnée de la certitude grandissante d'être unie à Dieu et d'être conduite au sommet de la Montagne. Le chemin reste dans l'obscurité, mais aimer, c'est prendre la main du Seigneur et s'abandonner à lui « dans l'espérance aveugle en sa miséricorde » (LT 197).

Le cœur toujours en éveil pour « se laisser instruire dans le secret », Thérèse écoute, Thérèse cherche... Non « pas dans les livres, car elle ne comprend pas ce qu'elle lit » (Ms B, 1). Mais alors, que faire ? « Dans cette impuissance, l'Écriture Sainte vient à mon secours; en elle je trouve une nourriture solide et toute pure. Mais c'est par dessus tout l'Évangile qui m'entretient pendant mes oraisons... J'y découvre toujours de nouvelles lumières, des sens cachés et mystérieux... » (Ms A, 83).

Et de préciser: « J'ai lu ces mots sortis de la bouche de la Sagesse Éternelle: Si quelqu'un est TOUT PETIT qu'il vienne à moi. Et voulant savoir ce que vous feriez au tout petit qui répondrait à votre appel, voici ce que j'ai trouvé — Comme une mère caresse son enfant, ainsi je vous consolerais, je vous porterais sur mon sein et je vous balancerais sur mes genoux » (Ms C, 2).

« LE TOUT PETIT ENFANT », voilà les mots clés qui ont produit l'étincelle entre les deux Paroles de Dieu. Ils mettent à la portée de tous l'enseignement de Jésus: « Si vous ne changez pas pour devenir comme des petits enfants... » (Mt 18, 3). Il y a dans l'amour de l'enfant pour sa mère une qualité qu'on ne retrouve pas chez l'adulte: c'est la SIMPLICITÉ de celui qui se laisse aimer. Thérèse le comprend! Dans l'ABANDON, elle se livre complètement à Dieu. Cette forme d'amour qui s'appelle CONFIANCE devient désormais la disposition foncière de Thérèse. Le mot MISÉRICORDE l'habite et sonne comme une musique. Le cœur est rempli, il déborde.

En lisant la Bible dans la prière, toutes ces réalités deviennent pour elle d'une clarté éblouissante! Peu de temps après cette découverte, elle commence son Manuscrit A dont le thème est d'emblée la Miséricorde... et qui court en filigrane jusqu'à la dernière page du Manuscrit C. Thérèse, contemplative, « comprend plus que jamais combien Jésus désire être aimé » (Ms A, 84): sa miséricorde est comme

une mer impétueuse qui ne peut plus désormais « contenir ses flots d'infinie tendresse ». En la fête de la Sainte Trinité 1895, aveuglément, elle se jette dans les bras de Dieu et s'offre, pour toujours, comme une proie à son Amour Miséricordieux.

La réponse de Dieu ne se fait pas attendre : « Ah ! depuis cet heureux jour, il me semble que l'Amour me pénètre et m'environne, qu'à chaque instant cet Amour Miséricordieux me renouvelle, purifie mon âme et n'y laisse aucune trace de péché... » (Ms A, 84). Continuelle est devenue la prière de Thérèse, si bien qu'elle peut affirmer : « Je COMPRENDS et je sais par EXPÉRIENCE “que le Royaume de Dieu est au-dedans de nous”. Jésus enseigne sans bruit de paroles... Jamais je ne l'ai entendu parler, mais je SENS qu'il est en moi, à CHAQUE INSTANT, Il me guide et M'INSPIRE ce que je dois dire ou faire » (Ms A, 83).

Tout désormais procède de cette haute expérience de l'Amour transformant. De toute part Thérèse récolte les fruits de l'Esprit, arrivés à pleine maturité. Des lumières nouvelles l'inondent et ses désirs d'apostolat s'ouvrent à des horizons illimités. Une paix et une joie profondes et mystérieuses ne la quittent plus, ni au sein de la souffrance — compagne inséparable de l'amour chrétien —, ni dans la nuit de la foi à laquelle elle est « élue » les derniers mois de sa vie. Thérèse ne s'appartient plus, elle appartient au Christ, à l'Église, au monde entier. Tel est le fruit et le sommet de sa vocation d'orante, de sa fidélité à la prière obscure, dénudée et impuissante.

Son don total à l'Église est le point culminant, la source inépuisable de sa vie mystique. Ne plus rien désirer, sinon l'amour, l'amour crucifié, parce que « L'AMOUR RENFERME TOUTES LES VOCATIONS (parce que) l'amour est tout, ET QU'IL EMBRASSE TOUS LES TEMPS ET TOUS LES LIEUX... » (Ms B, 3). Et Thérèse de s'écrier : « Oh Jésus, mon Amour... ma vocation, enfin je l'ai trouvée, MA VOCATION C'EST L'AMOUR!... Dans le Cœur de l'Église, ma Mère, je serai l'Amour. » On lui demande si c'est pour jouir de Dieu qu'elle désire le Ciel. « Non, ce n'est pas ça qui m'attire. — Quoi donc ? — Oh, c'est l'Amour ! Aimer, être aimée et revenir sur la terre (pour faire aimer l'amour) » (DE/G - 7.4).

L'Amour! Thérèse l'a trouvé: il s'est perfectionné dans la souffrance et la souffrance la plus hautement rédemptrice, Thérèse l'a reçue dans sa vie d'oraison. Aussi peut-elle dire à la dernière page de ses manuscrits :

Tous les saints l'ont compris et plus particulièrement peut-être ceux qui remplissent l'univers de l'illumination de la doctrine de l'Évangile... Le Tout-Puissant leur a donné un point d'appui: LUI-MÊME et LUI SEUL; pour levier: l'oraison qui embrase d'un feu d'amour, et c'est ainsi qu'ils ont soulevé le monde; jusqu'à sa fin, les Saints à venir le soulèveront ainsi.

Cet article a paru dans *La Vie des communautés religieuses*, vol. 55, n° 1, janvier-février 1997, p. 42-50. Nous remercions le Carmel de Montréal de nous avoir permis de le reproduire.

Sigles utilisés :

MsA, B, C = Manuscrits autobiographiques

LT = Lettres

Pri = Prières

CJ = Carnet jaune

SG = Conseils et Souvenirs par Geneviève

PA = Procès apostolique

Hildegarde de Bingen, une mystique pour notre temps

Pierrette Daviau, f.d.l.s.



Née en Allemagne en 1098, de parents de la petite noblesse, Hildegarde est confiée, dès l'âge de huit ans, à un monastère de bénédictines pour y être instruite sous la gouverne de la recluse Jutta. Elle prend l'habit vers l'âge de seize ans. En 1136, elle est choisie comme supérieure de l'ermitage palatin. Comme les vocations affluent, elle veut plus d'indépendance pour diriger un monastère sans la tutelle des moines. Elle obtient gain de cause en 1150 pour ouvrir son propre monastère, le Rupertsberg.

Oubliée pendant plus de huit cents ans, cette femme du XII^e siècle demeure d'une étonnante actualité, grâce surtout à des féministes qui ont remis son œuvre en lumière. On célèbre sa production en tant que mystique, prophétesse, visionnaire, fondatrice de monastères, écrivaine, prédicatrice et théologienne. Ses compositions de musique sacrée, sa poésie, ses connaissances encyclopédiques sur les sciences de la nature et sur la médecine restent encore consultées de nos jours. Comme l'écrit Régine Pernoud¹, elle est la « conscience de son siècle ». Elle joue un rôle de premier plan auprès des hommes politiques et religieux de son temps, dont l'empereur Frédéric Barberousse et le comte Philippe de Flandre. Elle correspond également avec les papes Anastase IV, Adrien IV et Alexandre III. Elle n'hésite pas à haranguer les clercs pour la dépravation de leurs mœurs et leur peu de zèle évangélique et pastoral.

Écrits et visions

Hildegarde a énormément écrit en relatant ses visions. Vers l'âge de quarante-trois ans, elle écrit : « une voix se fit entendre du ciel me disant [...] dis et écris ce que tu vois et entends ». Ce qui est spécial chez cette mystique, c'est qu'elle « voit l'ombre de la lumière divine révélée » dans son quotidien et pense que tout le monde vit les mêmes expériences. Ses visions ne relèvent pas de l'extase à proprement parler ; elles ne sont pas éthérées, mais s'inscrivent dans sa vie ordinaire².



L'inspiration divine d'Hildegarde de Bingen, enluminure médiévale.

Parmi ses œuvres, on dénombre au moins quatre cents lettres et douze livres dont les principaux sont le *Scivias* (*Sache les voies du Seigneur*), le *Livre des œuvres divines* (*Visions*), *Le Livre des mérites de la vie*. Dans le *Scivias*, elle retrace l'histoire de la création, du salut et de la fin des temps. Elle développe une théologie cosmique, où l'amour de Dieu envers sa création occupe une place importante. L'abbesse applique dans son œuvre le concept de *viriditas*³ à la nature

et à l'humain pour désigner « cette énergie qui fait pousser les plantes et par laquelle l'homme se développe » dans son âme et sa vie spirituelle et développe une responsabilité individuelle et collective face à Dieu et face à l'univers⁴. L'ensemble des visions de ce livre met l'accent sur une sorte d'unité cosmique qui régit et influence à la fois l'homme et le monde dans lequel il vit.

En 1163, Hildegarde termine son deuxième ouvrage, *Le livre des mérites de la vie*. À travers une série de dialogues, elle décrit les vices qui mettent en danger la vie spirituelle et surtout propose les mérites des vertus : humilité, chasteté, bonté, douceur, patience qui permettent de développer le meilleur de soi⁵.

Son troisième ouvrage, *Le Livre des œuvres divines*, est le plus complet et le plus étonnant. Il s'ouvre sur une image somptueuse (reproduite à plusieurs reprises), celle d'un personnage debout à trois têtes et quatre ailes dans des teintes écarlates. C'est la période dans la vie d'Hildegarde où elle effectue plusieurs voyages (exceptionnel pour l'époque et surtout pour une femme). Terminé en 1174, alors qu'elle avait 76 ans, on y retrouve un résumé de la vision qu'elle avait de l'homme et de l'univers⁶.

Égalité femme/homme

Dans toute son œuvre, Hildegarde affirme son identité féminine. Ses nombreux écrits témoignent de ses connaissances approfondies en sciences naturelles, santé, alimentation, hygiène et médecine. Son avis est recherché en ce qui concerne la femme et son corps ainsi que ses divers problèmes de santé et de fertilité.

Dans toute son œuvre, elle souligne la place et le rôle de la femme en elle-même et dans la société. On y retrouve les bases du féminisme qui n'est pas revendication des droits, mais reconnaissance d'une humanité commune. La très large influence de cette religieuse bénédictine confond les préjugés sur la place des femmes dans la société et dans l'Église du Moyen Âge.

Née dans un contexte social et religieux peu favorable aux femmes, elle accorde une place importante à la sexualité. Dans ses poèmes, sexualité, religion et plaisir sont intimement liés. On s'entend pour dire qu'elle a une vision moderne du couple; elle souligne la nécessaire

complémentarité homme/femme pour la fécondité humaine. Elle confirme leur égalité et considère leurs différences comme richesses réciproques.

Écologiste avant l'heure

On considère Hildegarde comme une pionnière de la théologie de la création puisqu'elle réalise une synthèse des savoirs de son époque et développe une pensée centrée sur l'idée d'interdépendance entre toutes les créatures. Ce concept valorise la vénération de la Terre-Mère en plaçant l'homme comme la «clôture des merveilles de Dieu». Selon Dumoulin, qui la cite : «Il convient donc de changer l'image habituelle que l'on peut se faire du Créateur : il est le feu actuel et constant qui vivifie tout de l'intérieur, la dynamique perpétuelle de l'être, source perpétuelle de vitalité, vie essentielle rayonnante»⁷.

Cette femme hors du commun, patronne des écologistes, lance un défi à notre humanité : saurons-nous unir pour protéger l'avenir de la planète ou choisirons-nous de la détruire par égoïsme et soif de la dominer ? Face à un univers qui se dégrade et devant les catastrophes à répétition, les questions écologiques deviennent de plus en plus au centre des préoccupations de notre monde. Dans un temps où les guerres, les dépravations de certains membres du clergé, les catastrophes naturelles peuvent nous décourager, Hildegarde invite à l'espérance et à la confiance pour défier le pessimisme actuel.

D'oubliée et négligée à sanctifiée

Après sa mort en 1179, cette abbesse exceptionnelle tombe dans l'oubli et son monastère est frappé d'interdit pour un certain temps. Vers 1244, le pape Innocent IV entama des procédures pour sa canonisation qui restèrent lettre morte. Au XVI^e siècle, le peuple la qualifiant de sainte, son nom fut inscrit au martyrologe sous le nom de sainte Hildegarde de Bingen. Sa fête est alors fixée au 17 septembre.

Il y a une dizaine d'années, le pape Benoît XVI, décédé le 31 décembre 2022, remit en valeur sa compatriote. Il prononça plusieurs catéchèses à partir de sa théologie et, en mai 2012, étendit le culte local de sainte Hildegarde de Bingen à l'Église universelle. Le 7 octobre de la même année, il la déclara «Docteur de l'Église»; elle devient ainsi

la quatrième femme Docteur⁸. C'est en raison de son « expérience de compréhension pénétrante de la Révélation divine et d'un dialogue intelligent avec le monde que nous la reconnaissons comme un modèle [...], une figure importante de femme qui se distingue par sa sagesse spirituelle et la sainteté de sa vie⁹. »

L'œuvre de sainte Hildegarde est immense, inspirée et inspirante. Ses visions de l'univers et de l'humain au centre de cet univers sont exceptionnelles pour son temps. Les connaissances encyclopédiques de cette visionnaire et mystique en font une source incroyable et stimulante pour la spiritualité écologique de d'aujourd'hui.

¹ Régine Pernoud, *Hildegarde de Bingen, conscience inspirée du XIIe siècle*, Paris, Éditions du Rocher, 1996.

² Ces visions, « je ne les ai pas perçues dans des lieux cachés, mais c'est en étant éveillée que je les vois de mes yeux et les entends de mes oreilles humaines, intérieurement [...] et je les ai reçues dans des endroits découverts selon la volonté de Dieu ».

³ Voir Pierre Dumoulin, *Hildegarde de Bingen. Prophète et docteur pour le troisième millénaire*, Paris, Éditions des Béatitudes, 2012. Dans son ouvrage consacré à Hildegarde, il décortique ainsi la racine du mot *viriditas*, associé à la vie (*vita*), à l'agir (*opus*), à l'énergie (*vis*) et la vigueur (*virtus*), ce qui peut se traduire par le Feu divin. Son opposé, l'*ariditas* caractérise la vie dépourvue de quête spirituelle (p. 66).

⁴ Voir Régine Pernoud, *op.cit.*, à la page 94 surtout.

⁵ Voir Dumoulin, *op.cit.*, p. 143-145.

⁶ « Un deuxième ensemble de visions présente l'homme au cœur de cet univers : il en est le centre, le point de mire [...] la création est orientée vers l'homme et l'homme résume en lui-même tout l'univers parce qu'il en est la vie consciente. [...] L'homme est le jardinier du monde et c'est lui qui donne à toute créature sa raison d'exister ».

⁷ Dumoulin, *idem*, p. 66.

⁸ Hildegarde figure, avec Thérèse d'Avila, Thérèse de Lisieux et Catherine de Sienna parmi les quatre femmes reconnues à ce titre avec 33 autres hommes reconnus Docteurs de l'Église.

⁹ Déclaration du pape Benoît XVI lors de sa proclamation comme Docteur de l'Église, le 7 octobre 2012.

La sainte de l'humanité du Christ

S. Augusta Tescari, o.c.s.o.

Traduit de l'italien par p. Jacques Delesalle, o.c.s.o.



Augusta Tescari



Jacques Delesalle

Toute la vie de sainte Gertrude s'est déroulée dans l'ancienne Saxe, dans le monastère d'Helfta, fondé en 1229 par Burchard, comte de Mansfeld, transféré en 1234 à Rodersdorf pour des raisons de sécurité et plus tard, en 1258, à Helfta, près d'Eisleben, à cause de la pénurie d'eau. Les événements dramatiques de l'histoire d'Helfta nous font comprendre le destin des œuvres de Gertrude à travers l'histoire.

Les sept moniales qui ont fondé le monastère d'Helfta étaient cisterciennes, mais la communauté n'a jamais été incorporée à l'Ordre cistercien : Helfta était un monastère indépendant, suivant la règle bénédictine selon les coutumes cisterciennes. En cette époque mouvementée, les seigneurs féodaux étaient continuellement en guerre les uns contre les autres et impliquaient dans ces guérillas les monastères qu'ils fondaient. Le passage des troupes rivales troublait continuellement la communauté ; en 1284, les soldats de Gérard de Mansfeld pillèrent le monastère ; en 1295, pour des raisons d'intérêt, les chanoines de la cathédrale — *sede episcopale vacante* — abusèrent de leur pouvoir et punirent les pauvres moniales de l'interdit : elles ne pouvaient recevoir l'Eucharistie ; Albert de Brunswick en 1342 envahit le monastère et le dévasta. L'année suivante, les religieuses déménagèrent à l'intérieur des murs d'Eisleben pour assurer leur sécurité : le nouveau monastère fut nommé Nova Helfta. En 1525, pendant la guerre des paysans, Nova Helfta fut complètement détruit et les sœurs retournèrent à l'endroit qu'elles avaient abandonné près de deux siècles plus tôt. La Réforme protestante s'étendit à Eisleben, où Luther mourut en 1546. La communauté d'Helfta, forcée de participer au culte luthérien et incapable de recevoir de nouvelles vocations, s'éteignit peu à peu. Le monastère fut sécularisé et ses biens confisqués.

Après plusieurs siècles de mort, Helfta a connu une nouvelle vie. Sa renaissance a commencé à prendre forme en 1989, après l'effondrement du communisme : la belle église romane était en ruine et les bâtiments conventuels ont dû être reconstruits. Catholiques, protestants, agnostiques et athées ont contribué à sa reconstruction. Helfta, après bien des péripéties, est redevenu un centre de rayonnement spirituel.

Revenons maintenant à l'époque médiévale : Helfta a été construit dans une vallée agréable et paisible, traversée par un ruisseau. Nous avons la description de ce petit paradis terrestre vu un jour de printemps :

Un jour, entre la Résurrection et l'Ascension, le matin, avant l'heure de Prime, j'entrai dans la ferme du monastère et m'assis au bord du lac. La beauté du lieu m'a captivée, principalement à cause de la clarté de l'eau et de la présence des arbres en pleine floraison : j'ai été encore plus enchantée par la joyeuse voltige des oiseaux et surtout des pigeons qui venaient m'entourer librement. Dans cette profonde solitude régnait une paix délicieuse et réparatrice. (Legatus, II, 3; ci-après L)

La personne qui décrit cette expérience de beauté et de paix est Gertrude, une moniale de 33 ans. Elle écrit en 1289 et raconte les souvenirs des huit dernières années et comment le cours de sa vie a radicalement changé au cours de cette période.

Ce que nous savons d'elle ne provient pas de chroniques ou de documents, mais d'un volume composé de cinq livres rédigés en latin : *Legatus divinae pietatis* (*Le héraut de l'amour divin, ou de la tendresse divine*), qui porte son nom, mais dont seul le deuxième livre a été écrit personnellement par Gertrude. Les troisième, quatrième et cinquième sont l'œuvre d'une sœur de la communauté qui a partagé ses confidences. Après la mort de Gertrude, survenue en 1301 ou 1302, c'est peut-être cette même sœur qui mit, avant les souvenirs autobiographiques du livre, une sorte d'introduction qui devint le premier livre, celui qui retrace le portrait spirituel de la sainte sœur. Cette œuvre composite, écrite à plusieurs mains, dont nous ne possédons pas le manuscrit original mais seulement des copies latines ou des traductions partielles en allemand médiéval, a défié les siècles et se présente encore aujourd'hui dans toute sa fraîcheur.

Dans le premier livre nous apprenons quelques détails sur l'histoire de Gertrude: née le 6 janvier 1256, le jour de l'Épiphanie, elle fut confiée aux religieuses d'Helfta en 1261, alors qu'elle avait cinq ans (*Exercices*, III). Ses origines familiales et son lieu de naissance demeurèrent un mystère. Elle est devenue orpheline très tôt: « Je suis orpheline et sans mère, je suis pauvre et sans défense. En dehors de Jésus, je ne reçois aucune consolation. Lui seul peut étancher la soif de mon âme. Il est le préféré et le seul ami de mon cœur [...]. Je suis de Lui, exclusivement de Lui; Il a mon corps et mon âme entre ses mains » (*Exercices*, III). Le Seigneur lui-même confirme: « C'est précisément pour cette raison que je l'ai séparée de tous ses parents: afin que personne ne l'aime pour des raisons de parenté et que je sois la seule raison de l'amour qui lui est offert » (L. I, 16).

Gertrude grandit au monastère, aimée pour sa grâce enfantine, sa vivacité et sa fine intelligence. En effet, le monastère d'Helfta possédait une école monastique, dirigée par la sœur de l'abbesse Gertrude de Hackeborn, qui devint plus tard l'une des gloires d'Helfta: sainte Mathilde de Hackeborn. Lorsque Mathilde commença à s'occuper de la petite Drudis (ou Trutta), elle avait vingt ans: maîtresse et disciple resteront très proches tout au long de la vie. Ce sera Gertrude qui, avec une autre sœur, exposera les enseignements de sa sainte maîtresse dans le livre qui porte le titre de *Livre de la grâce spéciale*. Gertrude rencontra également une autre femme écrivain, la béguine Mathilde de Magdebourg, qui passa les douze dernières années de sa vie à Helfta et y termina son livre *La lumière divine*.

Sous la direction de l'abbesse Gertrude de Hackeborn (1232-1291), Helfta devint un centre de mysticisme et de culture, dispensant aux moniales une formation scientifique et théologique de haut niveau. Gertrude grandit dans ce milieu cultivé et protégé, faisant preuve d'une capacité intellectuelle extraordinaire qui lui permit de compléter facilement les études de l'époque, le *Trivium* et le *Quadrivium*. Lorsqu'elle devint religieuse, étant donné sa belle voix, elle fut nommée sous-chantre. Gertrude copiait les manuscrits et devint habile en copie et en miniature. Elle était extravertie et expansive, joyeuse, pleine de fantaisie, amoureuse de la nature et de la beauté. Gertrude tombait souvent malade, mais ses maladies

passaient rapidement. Son tempérament était primaire, sujette à la colère, mais elle savait demander pardon, et les orages se terminaient vite.

La conversion

Dévorée par une insatiable curiosité intellectuelle et un grand amour des arts libéraux, son intelligence embrassait de nombreux domaines, s'intéressant à tout. Cependant, à l'âge de 25 ans, elle fut prise d'une étrange agitation intérieure qui la laissa triste et insatisfaite. C'est alors que survint de façon inattendue ce qui changea toute sa vie :

J'avais vingt-cinq ans et c'était le 27 janvier, le lundi qui précédait la fête de la Purification de ta très sainte Mère. C'était dans la soirée, après les Complies, à l'heure favorable du crépuscule, que Toi, ô Dieu, vérité plus pure que la lumière et plus intime que tout secret caché, tu décidas de dissiper l'épaisse obscurité qui m'entourait.

Procédant avec plein de douceur et de tendresse, Tu as commencé à apaiser le trouble que Tu avais suscité dans mon cœur pendant un mois. Cette inquiétude était destinée, je pense, à renverser la forteresse de vaine gloire et de curiosité que j'avais bâtie dans mon orgueil insensé, bien que j'eusse, mais sans fruit, le nom et l'habit d'une moniale. C'est ainsi que tu as choisi, ô mon Dieu, de me montrer ton salut.

J'étais donc à ce moment au milieu du dortoir, et je m'étais inclinée, selon la règle de l'Ordre, devant une sœur âgée qui passait devant moi. Dès que j'ai relevé la tête, j'ai vu devant moi un jeune homme bon et doux : il pouvait avoir seize ans, et son apparence était telle que mes yeux ne pouvaient rien admirer de plus attrayant. Avec une grande gentillesse, il me dit ces douces paroles : « Ton salut ne tardera pas : pourquoi te dépenses-tu dans la douleur ? N'as-tu personne pour te conseiller alors que tu es si déprimée par la tristesse ? » Pendant qu'il prononçait ces mots, bien que je fusse sûre de ma présence physique dans le dortoir, je me trouvais aussi dans le cœur, à l'endroit où j'avais l'habitude de réciter mes tièdes prières. C'est là que j'ai entendu ces autres mots : « Je te sauverai et te libérerai ; ne crains rien. »

Après ces mots, je le vis prendre ma main droite dans sa main noble et délicate, comme s'il voulait solennellement ratifier ses promesses. Puis il ajouta : « Avec mes ennemis tu as léché la terre et sucé le miel collé aux épines ; reviens enfin à moi, et je t'enivrerais dans le torrent

de la joie divine.» Pendant qu'il parlait, je regardai et vis entre moi et lui, c'est-à-dire entre sa droite et ma gauche, une palissade si longue que ni devant moi ni derrière moi je n'en voyais le bout. La surface semblait couverte d'épines si épaisses que nulle part je ne trouvais d'ouverture qui me permette de passer pour atteindre ce jeune homme.

J'étais hésitante, brûlante de désir et sur le point de m'évanouir, alors lui-même me prit la main et, me soulevant sans aucune difficulté, me plaça à ses côtés; puis je vis dans cette main qui m'était tendue en gage de fidélité les bijoux précieux des plaies sacrées qui annulaient les accusations de tous nos ennemis. J'adore, loue, bénis, remercie comme je peux, ta sage miséricorde et ta sagesse miséricordieuse, qui ont su si doucement plier ma tête rebelle sous ton doux joug, me préparant un remède si convenable à ma faiblesse.

En effet, dès ce moment mon âme retrouva son calme et sa sérénité, je me mis à courir au parfum de tes onguents et bientôt je goûtai la douceur du joug de ton amour, qui auparavant me paraissait dur et presque intolérable. (L. II, 1)

La demeure de Dieu et l'intégration du négatif

Le changement chez la jeune moniale est radical: elle a trouvé l'Amour! Non seulement le poids de sa vie religieuse, qu'auparavant elle ne pouvait supporter, est devenu doux et léger, mais tout en elle et autour d'elle a changé. Connaissant réellement l'Homme-Dieu, elle a commencé à se connaître et à entreprendre le chemin de la conversion, guidée et soutenue par le Christ. Les grâces mystiques que le Seigneur lui accorde se succèdent rapidement: elle découvre que « la Trinité resplendissante et tranquille » habite son cœur, selon les paroles de l'Évangile: « Si quelqu'un m'aime, il garde ma parole et mon Père va l'aimer. Nous viendrons à lui et ferons notre demeure chez lui. » Gertrude avoue: « À ce moment précis, j'ai senti que mon cœur, ce pauvre cœur d'argile, était devenu Ta demeure! » (L. II, 3).

La sainte, inondée de grâces, prend de plus en plus conscience de son indignité: « Ô Dieu, la force de cet amour, dont la plénitude réside en Celui qui, assis à ta droite, est devenu l'os de mes os et la chair de ma chair, supplée à ce qui me manque, en raison de ma méchanceté et de ma lâcheté. Par lui, en vertu de l'Esprit Saint, pleine de sentiments de compassion, d'humilité et de respect, je t'offre la

doubleur que je ressens pour avoir outragé ta divine bonté, péchant en pensée, en parole et en acte, et ne me servant pas avec sollicitude des dons reçus. » Gertrude écrit ses grâces huit ans après la première apparition de Jésus, mais ensuite elle se laisse emporter par la peur de scandaliser les âmes simples et s'arrête d'écrire pendant quelques mois. Elle est intelligente et cultivée, sensible et réaliste : elle sait que les grâces mystiques peuvent être source d'illusion et nuire à autrui. « J'avais déjà décidé de me consacrer à un autre travail, lorsque le Seigneur me fit retrouver raison par ces mots : "Ne contredis pas : je veux que tes écrits soient un témoignage sûr de ma bonté divine et du fait que ces derniers temps j'ai décidé de répandre mes grâces sur de nombreuses âmes" . » (L.II, 10).

Nous citons quelques extraits du nouveau cahier que Gertrude commence à rédiger après cette intervention de Dieu, invoquant la « Trinité resplendissante et tranquille » :

Ô hauteur inaccessible et admirable de toute-puissance ! Ô profondeur insondable de la sagesse abyssale ! Ô largeur immense et tant désirée de charité !... Oui, il m'était accordé, à moi qui suis un petit atome de poussière, de goûter quelques gouttes de ce bonheur infini qui se déverse sans mesure. Et ce fut ainsi : c'était la nuit sainte de la Nativité du Seigneur, la nuit où les cieux devinrent doux pour tout l'univers, répandant la douce rosée de la divinité sur la terre. Mon âme était absorbée dans la contemplation, comme si avec sa dévotion elle voulait rendre service à cette naissance divine dans laquelle, comme une étoile rayonnante, la Vierge a donné au monde un Fils, vrai Dieu et vrai Homme.

Tout à coup, il me sembla qu'on m'introduisait et que j'accueillais dans mon cœur un nouveau-né, dans lequel devait sûrement se cacher un don de perfection suprême, le don par excellence. Mon âme l'accueillit donc en elle, et tout à coup il lui sembla que tout était changé en lui, sous l'apparence d'une même couleur, si je puis appeler couleur ce qui ne peut être comparé à aucun élément sensible [...] Elle reçut alors l'intelligence de cette douce parole ineffable : Dieu sera tout en tous. (L.II, 6)

Cette expérience simple et ineffable de divinisation se répètera au cours de nombreux Noël successifs, de sorte que notre sainte est souvent représentée avec le cœur ouvert, dans lequel réside l'Enfant

Jésus, et avec un parchemin sur lequel est écrit : « Dans le cœur de Gertrude tu me rencontreras ». Elle raconte d'autres expériences mystiques, exprimées par des images d'une vive beauté : elle voit son cœur tout contre le cœur du Christ et, comme la cire, il fond et est absorbé complètement dans le cœur divin. Jésus lui enseigne l'unité du commandement de l'amour, que le service de Dieu et du prochain est une seule forme d'amour ; la sainte, bien que souvent affligée de maladies graves, commence un ministère d'aide spirituelle auprès de nombreuses personnes qui se tournent vers elle à la recherche de lumière et de réconfort : elle éclaire ceux qui doutent, fortifie les faibles et prend sur elle les nombreuses misères qui lui sont communiquées.

Gertrude trouve dans l'Eucharistie le centre et le sommet de son union avec le Christ et exhorte tout le monde, même ceux qui s'en abstiennent par scrupules inutiles, à recevoir fréquemment la sainte communion. A une époque où les fidèles s'approchaient de la table eucharistique trois fois par an, Gertrude devient l'apôtre infatigable de la communion fréquente. L'Écriture Sainte, toujours présente et proclamée chaque jour dans la liturgie, était pour Gertrude une source inépuisable d'inspiration et d'union avec le Christ, qui débordait dans sa vie quotidienne. Voici un exemple d'une grâce éminente reçue lors de la célébration eucharistique :

Tandis que, pendant la messe, on chantait le répons « J'ai vu le Seigneur face à face », Tu illuminais mon âme d'un incroyable rayonnement de lumière divine et dans cette lumière j'ai vu, presque appliqué sur mon visage, un autre visage, agréable non pas par la beauté de l'incarnation, mais par l'amour qui s'en dégage. Toi seul sais, ô douceur ineffable, la douceur avec laquelle tu as pénétré non seulement mon âme, mais mon cœur et tous mes membres dans cette vision où tes yeux, comme deux soleils, semblaient se fixer précisément sur les miens. Que je puisse te rendre grâce, aussi longtemps que je vivrai, par le service le plus dévot. (L. II, 21)

Le livre écrit par Gertrude raconte les tentations de vaine gloire et les péchés de colère de notre sainte, et comment le Seigneur lui apprend à triompher de ses tendances négatives. Sa figure, si simple et humaine, si « imparfaite » dans certains aspects de son caractère impétueux, nous encourage : elle nous montre que même les aspects

négatifs de notre tempérament, que nous sommes parfois incapables de changer complètement, peuvent devenir un chemin de salut et de joie. Sainte Gertrude, qui sentait toujours la présence de Jésus dans son cœur, évoque l'avantage spirituel apporté par le repentir d'un de ses péchés de colère : un jour, elle repensa amèrement à son élan de colère contre une sœur et pria le Seigneur d'abandonner la demeure de son cœur, du moins dans les moments où son âme vivait dans la tempête de la colère. La réponse du Seigneur à cette demande est très significative : « Moi, vaincu par ton amour, je veux rester avec toi, même pendant les orages de tes passions, attendant que le repentir apporte la sérénité et que tu rejoignes le port de l'humilité » (L.II, 12).

Portrait spirituel de Gertrude

Jésus lui-même dresse le portrait de sa bien-aimée Gertrude, qui est belle de la beauté qu'il lui a donnée : « Un amour gratuit m'attire vers elle, et ce même amour m'a conduit à placer et à garder en son âme, par un don spécial, cinq vertus dans lesquelles je trouve mes délices : une vraie pureté, qui est l'effet de l'effusion continuelle de ma grâce en elle; une vraie humilité devant de si grands dons dont je la comble : plus je fais en elle de grandes choses, plus elle reconnaît sa propre fragilité et s'enfonce dans l'abîme de sa bassesse; une vraie bonté qui la pousse à désirer le bien de tous pour ma gloire; une vraie fidélité par laquelle, pour mon honneur, elle offre de tout son cœur tout ce qu'elle a pour le salut du monde entier; et, enfin, une véritable charité qui la porte à m'aimer de tout son cœur, de toute son âme, de toutes ses forces, et à aimer son prochain comme elle-même pour mon amour » (L.I, 3). Un autre témoignage déclare : « Sa liberté d'esprit était aussi très grande, de sorte qu'elle ne pouvait un seul instant tolérer quoi que ce soit qui fût contraire à sa conscience. Le Seigneur, à l'un de ses dévots qui lui demandait dans la prière ce qu'il aimait le plus chez son élue, répondit : "Sa pureté de cœur" » (L.I, 11).

« Sa conscience était si paisible que ni tribulation, ni perte, ni aucune difficulté, ni ses propres fautes, ne pouvaient en aucune façon troubler sa confiance sûre dans la miséricorde de Dieu. En réalité, dans l'épreuve, elle a puisé sa force dans l'espérance, certaine que tout concourt à notre bien. On ne l'a jamais vue dépri-

mée ou découragée par ses fautes, car au contraire, avec la grâce divine, elle se relevait aussitôt, préparée à de nouvelles faveurs inattendues » (L.I, 10).

Gertrude, devenue conseillère et guide spirituelle d'un grand nombre d'âmes, doutait de sa capacité à les guider sur le chemin du bien et surtout de son discernement quant à leur conduite. Dans sa détresse, elle reçut cette assurance du Seigneur: « Quiconque, le cœur lourd de tristesse, vient humblement, avec simplicité et sincérité, cherchant du réconfort dans ta parole, ne sera pas déçu dans son espérance, car moi, le Seigneur qui habite en toi, par l'élan de mon irréprensible compassion, je désire par toi faire du bien à plusieurs, et la joie que ressentira ton âme sera véritablement puisée à la source de mon divin cœur » (L.I, 14).

Les écrits de sainte Gertrude

Le petit livre des *Exercices* présente, en sept exercices, sept moments fondamentaux de la vie chrétienne et religieuse : le baptême, l'entrée dans le monastère, le mariage spirituel et la consécration des vierges, le renouvellement de la profession religieuse, la réparation pour ne pas avoir assez aimé Dieu et l'offrande de son âme pendant les sept heures canoniques de la journée, le dévouement d'une journée entière à la louange et à l'action de grâces, la réparation des péchés et la préparation à la mort. Ce livre, petit chef-d'œuvre de la mystique chrétienne, est universellement attribué à sainte Gertrude. Elle se situe entre le courant spirituel de la patristique et de la *devotio moderna*. Cette œuvre est solidement fondée sur la théologie des Pères et sur la grande tradition de l'Église, mais avec un accent très personnel qui précède et annonce le futur courant.

Le « Mémorial, » deuxième livre du *Héraut*, est rédigé de la main de sainte Gertrude. Ce n'est pas un livre d'introspection, selon la connotation psychologique du terme : il appartient pleinement au renouveau spirituel de l'ère cistercienne; il a un caractère très affectif et on peut le placer dans le sillon de l'école « augustinienne ». C'est un livre de confessions spirituelles, un des plus beaux livres écrits par une femme. C'est en le lisant qu'on peut vraiment voir et comprendre qui était Gertrude et aussi, au moins un peu, qui est Dieu.

L'amour divin qu'évoque le titre de l'œuvre *Le Héraut de l'amour divin* veut dire à la fois pitié, miséricorde, compassion, douceur et tendresse envers nous. Gertrude écrit en latin et les traductions ne rendent pas pleinement la beauté de son style. Pour goûter aux écrits de Gertrude, il faut briser la carapace d'une écriture qui nous semble surchargée afin de goûter la douceur du contenu. L'élément qui unit toute cette grande symphonie, sa note dominante, est son amour passionné pour la sainte humanité du Christ, dans les mystères de sa naissance, de sa passion, de sa mort et de sa résurrection, et son union au Dieu vivant dans l'Eucharistie.

Lextraordinaire diffusion des œuvres de Gertrude

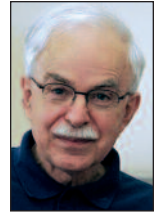
Nous savons que Gertrude a écrit de nombreux ouvrages qui ne nous sont pas parvenus : nous en avons la preuve dans le *Héraut*. Notre sainte écrivait des commentaires de l'Écriture en latin et en allemand et résumait des passages difficiles de la Bible, elle les expliquait et les mettait à la disposition des gens. À une époque où l'impression était inconnue, ces livrets, copiés en quelques exemplaires et remis individuellement à quelques personnes, n'ont pas pu se conserver. Les seuls ouvrages qui subsistent sont *Le Héraut de l'amour divin* et *Les Exercices*, qui, aux XIV^e et XV^e siècles, ont eu une diffusion limitée aux cercles monastiques. En 1536, les moines chartreux de Cologne, en la personne de Johannes Lansperge, publièrent la première édition imprimée, qui est rapidement devenue un best-seller et a été immédiatement traduite dans d'autres langues. *Le Héraut* (également connu sous le nom de Révélation) est arrivé en Espagne où sainte Thérèse d'Avila en a pris connaissance, montrant une grande estime pour la vierge allemande. En Amérique latine, les missionnaires franciscains et dominicains ont diffusé le culte et le message de la sainte lors de la première évangélisation. Plus tard, au XVIII^e siècle, les Jésuites présentèrent Gertrude comme la sainte du Sacré Cœur de Jésus : il existe une énorme iconographie dans les musées, églises et monastères d'Amérique latine. En Amérique du Sud, 46 lieux portent le nom de *Santa Gertrudes*. En 1678, son nom est officiellement inscrit au Martyrologe romain et en 1738, à la demande du roi de Pologne et duc de Saxe, le pape Clément XII étend le culte de sainte Gertrude à l'Église universelle et fixe la mémoire liturgique au 16

novembre.

Le pape Benoît XVI, dans l'audience du 6 octobre 2010, affirma : « Gertrude est l'une des mystiques les plus célèbres, la seule femme en Allemagne à avoir le surnom de "Grande" pour sa stature culturelle et évangélique. Par sa vie et sa pensée, elle a eu un impact unique sur la spiritualité chrétienne ». Le mouvement mystique franciscain d'abord, puis saint Pierre Favre, saint Jean Eudes, saint François de Sales et même Luther admiraient sainte Gertrude. Au XIX^e siècle, le renouveau liturgique promu par Dom Guéranger, abbé de Solesmes, en fait le modèle d'une authentique vie chrétienne fondée sur la liturgie.

Jeanne Le Ber, recluse mystérieuse à mieux connaître

Jean-Marc Laporte, s.j.



Le 17 mai 2023, Mgr Christian Lépine a célébré l'ouverture de la cause de Jeanne Le Ber (1662-1714), née et décédée à Ville-Marie. Un tribunal diocésain a recueilli les témoignages de ceux qui la connaissent aujourd'hui, et une commission historique a présenté un rapport qui touche sur la qualité des documents, sources originales et biographies plus récentes, qui nous la présentent. Le tout sera envoyé à Rome pour l'évaluation du dicastère pour les Causes des saints. Elle pourrait, on l'espère bien, être proclamée vénérable, puis bienheureuse et éventuellement sainte.

La cérémonie d'ouverture a eu lieu dans l'église Notre-Dame-de-Bonsecours. Ses restes reposent dans cette église, près de ceux de son amie Marguerite Bourgeoys. Je savais qui était Jeanne Le Ber, et que ses restes y reposaient, mais sans vraiment la connaître. Grande a été ma surprise d'avoir été invité à jouer un rôle dans la commission historique. Je me suis plongé dans des lectures pour la découvrir, une découverte heureuse et inspirante pour moi.

Jeanne Le Ber à Ville-Marie

Née dans une famille riche et importante de Ville-Marie, on relate que Jeanne était douée d'une intelligence aigüe, d'une volonté ferme et décisive, d'une capacité de relations humaines au-delà de son âge¹, qui lui a permis comme enfant d'entrer en conversation avec Marguerite Bourgeoys, Jeanne Mance, et la Mère Macé de l'Hôtel-Dieu. Une dot importante l'attendait, car elle était destinée à un mariage notable. Elle avait tout pour devenir un personnage reconnu par son influence sur la vie économique, sociale, et politique de la nouvelle colonie.

Mais la foi chrétienne qu'elle avait reçue au baptême l'attirait très fortement. Même très jeune, elle posait des questions pour comprendre ce qu'elle croyait. Un désir de recueillement et de prière commençait à poindre en elle. Par exemple, comme étudiante au pensionnat



Joéric Gionnet

Buste de Jeanne Le Ber, Bronze de Jean-Pierre Busque, 2022, d'après les analyses du Laboratoire de sciences judiciaires et de médecine légale du Québec.

des Ursulines de Québec, elle voulait jouer le rôle de Jésus dans une petite séance pour représenter la Nativité, car il était immobile et n'avait rien à dire.

Retournée chez elle, elle a commencé, avec fermeté et décision, à adopter une pratique de prière régulière et à cultiver le silence et la solitude. Ses parents, ne sachant pas s'il s'agissait d'une vocation véritable ou d'une fantaisie, eux qui envisageaient pour elle un beau mariage tout en étant prêts à respecter sa liberté, ont dû demander l'aide de leur curé. Un peu plus tard un jeune sulpicien, M. François Seguenot, est devenu son directeur spirituel, et pour le reste de sa vie. Il l'a formée dans la prière à la façon de l'École française de spiritualité en plein essor², et l'a aussi guidée dans les voies de la modération, de la *discreta caritas*.

Déjà elle ne se sentait pas appelée à une vie apostolique active. Elle connaissait bien la nouvelle communauté active, «voyagère» ou non-cloîtrée, formée par Marguerite Bourgeoys, ainsi que les Ursulines de Québec, cloîtrées mais actives dans le ministère du pensionnat qui avait accueilli Jeanne pendant trois ans. Il n'y avait pas d'ordre monastique strictement contemplatif au Québec, et de toute façon elle commençait à se sentir attirée par une vie de réclusion. Ses parents lui ont permis de se retirer dans sa chambre, d'où elle ne sortait que pour assister à la messe. M. Seguenot lui a donné un horaire et, en 1680, après consultation avec des collègues sulpiciens, on lui a permis de faire un essai de réclusion pendant cinq ans, tout en prenant un engagement temporaire à la chasteté. En 1685, on lui a permis de s'engager à une vie de réclusion perpétuelle avec vœu de chasteté. Elle s'est vouée à une pauvreté extrême dans sa vie personnelle, qu'elle a vécue de manière exemplaire, mais elle n'a pas prononcé de vœu de pauvreté parce qu'on lui avait conseillé de garder la possession de la dot importante que ses parents lui avaient réservée pour un mariage éventuel. Quant à l'obéissance, M. Seguenot a été son directeur spirituel jusqu'à sa mort et elle lui obéissait fidèlement, mais en tant que recluse et vierge consacrée, elle était en dernière analyse sous la gouverne de l'évêque de Québec, et, absent, de son représentant à Montréal, le supérieur des Sulpiciens³.

Voilà que, renfermée dans la maison paternelle, une occasion extraordinaire s'est présentée à elle pour que sa réclusion se fasse plus radicale. Les sœurs de la Congrégation Notre-Dame voulaient ajouter une petite chapelle à leur résidence, sans en avoir les moyens. Jeanne Le Ber

leur a proposé de leur fournir les sommes nécessaires, les tirant de sa dot, à condition que la sacristie, adossée au sanctuaire, soit augmentée d'un petit appartement comprenant une chambre et un atelier pour le travail de couture et de broderie qui la tenait occupée, et qu'on lui assure une personne pour lui apporter chaque jour sa nourriture, s'occuper de ses autres besoins et servir de contacts essentiels avec l'extérieur. Ce rôle fut celui de sa cousine Anne Barrois, laïque puis sœur de la Congrégation. Une entente de la sorte exigeait un contrat en bonne et due forme, et en le lisant on constate que Jeanne était amplement douée de prudence et de clarté d'esprit dans les choses du monde. Après une procession publique de sa maison paternelle à son nouvel appartement, dirigée par M. Dollier de Casson, supérieur sulpicien et vicaire général du diocèse, elle commença la dernière phase de sa vie.

Sa réclusion était radicale. On lui avait suggéré pour sa santé de sortir prendre de l'air dans le jardin derrière son appartement, mais elle est toujours restée enfermée chez elle. Elle ne rencontrait personne, sauf son père deux fois par année, son directeur spirituel, et Anne Barrois, sa cousine, qui s'occupait d'elle. Le but de ses conversations n'était pas de satisfaire une curiosité pour ce qui se passait dans la colonie, mais pour connaître les choses essentielles qui pourraient toucher sa vie et sa vocation, les intentions pour lesquelles on lui demandait de prier, y inclus des événements de grande importance, comme la menace anglaise d'attaquer la colonie en 1711. Une fois, M. Dollier de Casson a voulu en savoir plus sur sa vie de prière, mais les réponses de Jeanne, réticente à se dévoiler, ont été brèves et d'ordre général. À quelques occasions, on lui envoyait des sœurs qui avaient besoin de conseils et de soutien dans leurs difficultés, et M. Faillon nous dit qu'en 1693, elle a conseillé Joseph de la Colombière, frère cadet de saint Claude de la Colombière, un ancien sulpicien qui songeait à retourner dans sa communauté. Il demeuré resté prêtre diocésain, devenant plus tard vicaire général de Mgr de Saint-Vallier, évêque de Québec.

Jeanne n'a laissé aucun document décrivant des visions ou des expériences, comme l'ont fait plusieurs recluses visionnaires, Julienne de Norwich par exemple, mais elle s'est révélée en profondeur une fois dans sa vie. L'évêque de Québec, Mgr de Saint-Vallier, lui a amené

deux protestants curieux de la visiter. L'un d'entre eux, un ministre, l'avait interrogée sur le secret de sa fidélité sans faille à sa prière et à son mode de vie, et elle a parlé avec une spontanéité enthousiaste de sa **pierre d'aimant**, Jésus Eucharistie tout près d'elle, car elle vivait et dormait séparée du tabernacle de la chapelle que par une mince cloison. L'attrait puissant de Jésus présent dans l'Eucharistie a poussé Jeanne Le Ber à des heures innombrables d'adoration, surtout la nuit dans la chapelle dont elle avait l'accès par la sacristie. Elle a vécu de longues périodes de sécheresse spirituelle. En plus, avec les moyens financiers qui lui restaient, elle a rendu possible l'adoration à toutes les heures de la journée dans cette chapelle. L'adoration était pour elle une dévotion essentielle à propager.

En plus de sa dévotion à Marie, essentielle dans la spiritualité de l'École française, elle jouissait de la compagnie des anges qui l'entouraient et la protégeaient. Elle ressemblait à eux dans la fixité de son engagement envers Dieu. Elle a été reconnue comme mystique sans qu'elle nous ait décrit sa prière, Sa volonté, empreinte d'amour et de fidélité, pénètre toute son activité et est au cœur de sa sainteté.

A-t-elle eu d'autres moyens de s'exprimer que celui de la parole? Au-delà de sa prière, pendant sa journée, elle avait amplement de temps pour le travail. Elle y mettait plusieurs heures chaque jour⁴. Elle avait appris la couture et la broderie, et préparait du linge pour les pauvres. Combien de personnes a-t-elle vêtues au cours de sa réclusion, payant le matériel de ce qui lui restait de sa dot? Elle le faisait dans le silence, sans attirer de l'attention. Mais en plus de son amour pour les pauvres, elle possédait aussi un amour pour la beauté, surtout afin d'orner les églises et les autels où Jésus est présent. Elle créait cette beauté par son travail de brodeuse, à la fois concevant et créant de magnifiques œuvres d'art, un retable d'autel et des vêtements sacerdotaux. Il ne nous en reste que très peu, mais la vie liturgique et la foi des habitants de Montréal en ont été enrichies. C'est ainsi qu'elle choisissait de s'exprimer.

Elle vécut dans son appartement adossé à la chapelle du convent des sœurs de la Congrégation Notre-Dame pendant une vingtaine d'années avant de mourir en 1714, âgée de 52 ans. Sans être membre de cette communauté, elle y était associée d'une manière unique. Des

dons financiers venant d'elle leur ont permis d'agrandir leur école pour recevoir plus de pensionnaires, d'offrir des bourses pour des élèves plus pauvres, et d'assurer les messes et l'adoration perpétuelle dans la chapelle qui lui était si chère.

Son père s'appelait Jacques Le Ber dit Larose. Elle n'avait jamais porté le surnom de Larose, mais ce surnom nous rappelle une sainte avec laquelle elle avait une affinité remarquable. Toutes deux ont été recluses dans leur maison paternelle, toutes deux se sont vouées à la contemplation, toutes deux ont aidé les pauvres, toutes deux ont fait de la broderie. Il s'agit de Sainte Rose de Lima, qui a précédé Jeanne d'une quarantaine d'années. Deux roses mystiques, à l'instar de la rose mystique par excellence qu'est la Vierge Marie, ont affermi la première évangélisation des Amériques, Rose de Lima celle du sud, et ensuite Jeanne Le Ber au nord.

Jeanne Le Ber aujourd'hui

En notre temps, l'évangélisation a besoin d'un regain d'énergie, voire même d'une thérapie radicale. Quel rôle Jeanne Le Ber peut-elle y jouer? Elle a été une aide indispensable pour la Congrégation Notre-Dame dans les premières années de son existence, et a été l'inspiratrice des Recluses Missionnaires, fondées en 1943. Mais, en élargissant notre point de vue, que peut-elle apporter, dans leurs épreuves actuelles, aux communautés religieuses masculines et féminines ainsi qu'à leurs apostolats? Au cours des âges ces communautés ont joué un rôle-clé dans la vie de l'Église, et en particulier de la nôtre. Comment ce rôle peut-il être ajusté et précisé pour aujourd'hui? Et comment Jeanne peut-elle nous aider dans ce processus?

Pendant sa vie et même après sa mort, on se confiait à Jeanne spontanément car les gens de Ville-Marie voyaient en elle une personne priante, proche de Dieu. Ceci continue de nos jours parmi ceux qui la connaissent. La **prière d'intercession** est essentielle à la circulation d'énergie spirituelle dans le Corps du Christ. Il ne faut pas l'oublier dans toutes nos démarches et nos discernements, surtout quand nous sommes à la croisée des chemins comme aujourd'hui. Mais Jeanne peut-elle aussi nous servir d'exemple et d'inspiration? Certainement. Soulignons trois autres points: sa pierre d'aimant, sa complicité apostolique, et

son discernement personnel fait de renoncement radical mais créateur de nouvelle vie. Nous avons déjà évoqué la **Pierre d'aimant** de sa vie spirituelle, dévoilée à un ministre protestant. Parlons maintenant de sa complicité apostolique.

La réclusion de Jeanne n'excluait aucunement une vie riche de relations humaines qui émergea dans son enfance, mais la situait dans le silence de son cœur. Déjà très pieuse comme enfant, elle avait accès aux sœurs de la Congrégation et celles de l'Hôtel-Dieu, puis les Ursulines de Québec où elle fut pensionnaire trois ans. Marguerite Bourgeoys l'a guidée dans ses toutes premières études, et elle conversait avec Catherine Macé, supérieure de l'Hôtel-Dieu, ainsi qu'avec Jeanne Mance. Jeanne Le Ber aimait la conversation, exprimait sa pensée avec une clarté et une aise remarquable pour son âge, et leur posait des questions pointues et pertinentes sur sa foi. Déjà elle avait une expérience et une appréciation des communautés de la Nouvelle-France, sans vouloir devenir membre de l'une d'entre elles. Mais il s'est installé tôt dans sa vie une **complicité apostolique** entre elle et ces femmes, démontrée plus tard par sa générosité surtout envers les religieuses de la Congrégation Notre-Dame qui n'avaient pas les moyens d'accueillir les étudiantes qui voulaient venir vers elles. Jeanne s'est faite recluse non pas pour fuir l'apostolat mais pour l'apuyer par sa prière et ses dons.

Jésus Eucharistie et complicité apostolique : pour Jeanne Le Ber, les deux allaient de soi, mais quel peut en être le rapport, surtout pour nous, qui vivons dans un siècle et dans une région du monde où on abandonne l'Église, où les vocations se font rares, alors que nombre de communautés sont en fin de vie ?

Dans les années qui suivirent Vatican II, la simple prière d'adoration de Jésus dans sa présence eucharistique a pu être considérée vieillotte par certains, mais cette tradition séculaire s'est toujours maintenue et le pape François, à l'instar de ses prédécesseurs, insiste pour l'encourager et la recommande à tous les fidèles. Elle renaît, surtout parmi les jeunes qui redécouvrent leur foi⁵. Mais il faut regarder de plus près la théologie qui sous-tend cette pratique. Plusieurs s'adonnent à une version plus étroite de l'adoration comme dévotion individuelle, une dévotion « Jésus et moi » (décalque de l'anglais *Jesus and me*).

Dans cette version, la présence réelle est axée sur la présence individuelle du Jésus Eucharistie dans l'hostie consacrée. Ce n'est pas une mauvaise piste, mais il faut la suivre jusqu'au bout, qui est la résurrection. Celle-ci permet au Christ de dépasser les bornes de sa présence terrestre, de venir à nous comme il le veut, sous différents traits : compagnon qui aborde les disciples d'Emmaüs sur la route, jardinier qui se fait reconnaître à Marie Madeleine, étranger sur le rivage qui interpelle les disciples déçus de leur pêche infructueuse, et le pain et le vin qui sont sa présence pour nourrir en nous la vie éternelle. Celui qui nous apparaît ainsi est le Christ ressuscité, qui incorpore le Christ terrestre mais le transforme, le libère des limites de l'espace et du temps, lui permet de choisir comment et quand nous être présents au-delà de ses limites terrestres. Le Christ que persécute Paul est le Christ qui s'incorpore l'Église et tous ses membres. Et selon le chapitre 25 de l'évangile selon saint Matthieu, nous serons jugés par notre accueil de Jésus présent dans chaque être humain, surtout dans les plus démunis.

Donc ce que nous contemplons, ce dont nous nous nourrissons, c'est le Christ dans son corps mystique dont nous sommes tous membres. Il ne s'agit pas d'un Christ exclusivement terrestre qui rétrécit notre piété mais d'un Christ total qui l'élargit. C'est là le secret de la pierre d'aimant qui orientait toute la vie de Jeanne. La compréhension théologique de son époque ne lui prêtait pas les mots pour s'exprimer sur ce sujet comme nous le faisons aujourd'hui, mais son adoration eucharistique, couplée avec son attention aux besoins des communautés naissantes et des pauvres de la colonie, montre qu'en dernière analyse sa pierre d'aimant, c'était vraiment le **Christ total, à la fois terrestre, mystique, et eucharistique**. Sa dévotion à Jésus Eucharistie ne l'invitait pas à une vision étriquée mais à une complicité apostolique avec les charismes, les ministères et les formes d'action essentiels au corps mystique de son temps, ainsi que du nôtre. Puisse notre dévotion ressembler à la sienne et nous pousser à entrer plus profondément dans le grand discernement de la synodalité, et dans nos discernements qui se concentrent sur un secteur de l'Église !

Maintenant regardons de plus près le **discernement radical** de Jeanne Le Ber. Elle aurait pu simplement entrer dans une des communautés qu'elle connaissait bien, mais l'Esprit la guidait dans une autre

voie, celle de la réclusion, et elle a dû persister auprès de ses parents pour s'y engager. Elle l'a commencée dans sa maison paternelle, et avec son directeur spirituel a jeté les bases d'une vie de renoncement radical. Lorsque l'occasion s'est présentée pour qu'elle s'installe dans une habitation semblable à celle de plusieurs recluses mystiques du Moyen Âge, elle n'a pas hésité. Elle nous offre ainsi deux qualités pour les discernements sur l'avenir de la vie religieuse : l'ouverture à toutes les possibilités, y inclus celle de choisir comme elle un chemin neuf, pas encore déblayé, et la flexibilité qui lui a permis de bien gérer, une fois sa décision prise, les possibilités qui se présentaient sur son chemin. Elle met devant nos yeux le modèle de la réclusion, mais l'essentiel pour nous est non pas ce qu'elle a discerné, mais comment elle l'a discerné. Certes, il y aura toujours une place de choix dans l'Église pour des personnes recluses, individuelles ou en communauté, qui sentent l'appel de se situer plus près des sources de la vie spirituelle qui circule entre nous. Ces personnes trouveront le moyen de vivre cette vie dans le contexte difficile de notre monde. Mais pour nous, ce qui compte, c'est la créativité et la flexibilité.

Dans le monde contemporain de la vie religieuse il y a des discernements dont l'urgence commence déjà à se faire jour. Faut-il se résigner à ne plus accepter de novices ? Faut-il restructurer sa propre communauté et en ajuster la mission ? Comment mettre à profit la générosité de ceux qui s'associent à nous, formellement ou informellement, pour propager le charisme de chacune de nos communautés ? Faut-il laisser tomber notre autonomie et former un nouvel ensemble avec une ou plusieurs autres communautés, développant ainsi de nouvelles complicités apostoliques ? Y aurait-il des nouvelles formes de vie consacrée pour aider l'Église à rejoindre tous ceux qui ne la connaissent pas ou qui la fuient ? Cette dernière question est peut-être la plus cruciale. L'Église, tant chez nous que partout, est appelée à un changement en profondeur, qui exige un renoncement qui pourrait aller jusqu'à cesser d'exister comme nous existons présentement. Il n'est plus possible de s'agripper à une identité personnelle et communautaire qui nous a longtemps fait vivre, mais il faut consentir à un brassage des charismes duquel pourra sortir des nouvelles formes de vie consacrée plus attrayantes et fructueuses. Tout ceci n'implique pas le rejet des charismes qui nous ont réconfortés et guidés dans notre vie de communauté et

d'apostolat, souvent redécouverts selon les consignes de Vatican II. Plutôt, ces charismes seront enrichis par le fait que nous les confions plus profondément au Seigneur et à l'action de son Esprit.

Attirée et guidée par sa pierre d'aimant, Jeanne Le Ber a été fidèle à la tradition qu'elle avait reçue, mais elle a tout de même fait un choix inattendu, novateur et difficile. Il se pourrait que l'Esprit nous confirme dans des choix déjà faits depuis longtemps. Mais dans un monde qui nous interroge en profondeur et nous appelle à un détachement absolu et une flexibilité radicale, soyons prêts à suivre de plus près l'exemple de Jeanne Le Ber. Nous avons tous la même pierre d'aimant, qui est le Christ, et des éléments complexes et disparates à gérer. L'effet magnétique d'une pierre d'aimant est d'enligner dans une direction les éléments qui subissent son attraction. Qu'elle nous éclaire et nous attire dans la direction que l'Esprit nous suggère, afin de combiner l'ancien et le nouveau dans nos vies consacrées.

¹ Les sulpiciens qui visitaient sa famille le savaient certainement, mais les ursulines dont elle avait été étudiante pensionnaire à Québec ont tout confirmé en relatant leur expérience d'elle. La biographie de M. Faillon, historien sulpicien qui a passé six ans au Canada et qui connaissait les archives des communautés religieuses concernées, cite ce qu'elles ont raconté.

² Le fondateur en a été le cardinal Pierre de Bérulle (1575-1629). Il a introduit en France les Carmélites réformées de Thérèse d'Avila et a exercé beaucoup d'influence sur plusieurs nouvelles communautés, notamment les Sulpiciens, les Lazaristes (communauté fondée par saint Vincent de Paul), les Eudistes, les Montfortains, et les Frères des écoles chrétiennes.

³ Bien que M. Seguenot ait été, comme tout bon directeur spirituel, très discret sur la vie intérieure de Jeanne, il a dû participer aux discernements officiels qui touchèrent l'état canonique de sa dirigée, et donc révélé des détails sur sa vie extérieure, y inclus les horaires et les règles qu'il lui avait donnés. Avant de rencontrer M. Seguenot, aurait-elle su que déjà plusieurs femmes avaient pratiqué une réclusion semblable à la sienne, avec l'approbation de l'Église ? On peut en douter.

⁴ Dans sa biographie, *Jeanne Le Ber. La recluse au cœur des combats*, (Montréal, Bellarmin, 2000), Françoise Derooy-Pineau a calculé que selon le programme détaillé que lui avait donné son directeur spirituel, Jeanne aurait pu consacrer au-delà de 8 heures à d'autres activités.

⁵ Je connais des noviciats où l'initiative pour cette dévotion vient des novices. C'est l'occasion de les initier à la pleine largeur et profondeur de cette dévotion. Cette croissance devient un thème important dans des revues religieuses de l'Amérique du Nord, qui en notent le potentiel pour un renouveau de la foi, potentiel à ne pas dédaigner.



LE CIQS

CENTRE INTERCOMMUNAUTAIRE
QUATRE-SAISONS



Croissance et ressourcement dans la nature...

SE DÉPOSER... SE RESSOURCER !

Se refaire une santé dans les dimensions physique, psychologique sociale et spirituelle



Une place de choix vous attend pour septembre 2023 !

Web : ci4saisons.com

VIDÉO PROMOTIONNEL : <https://vimeo.com/797803563>

DÉCOUVREZ ET RÉSERVEZ !

Carole Houde : Chargée de projet; communication & développement
819 565-7554 poste 110



CDEVS
Centre dominicain
d'éthique et de vie spirituelle

Visitez notre site internet
centredominicain.com

Le Centre dominicain d'éthique et de vie spirituelle (CDEVS) est une communauté d'étude, de recherche et d'enseignement qui est ancrée dans la tradition intellectuelle et spirituelle dominicaine.

Le CDEVS vise à la fois l'intelligence de la foi et le dialogue avec le monde contemporain tant dans ses progrès que dans ses lieux de fracture, de fragilité et d'intranquillité.

Toutes les conférences sont gratuites et en ligne.

Vous pouvez nous écrire :
info@centredominicain.com

Vous pouvez retrouver toutes nos conférences gratuitement sur notre chaîne YouTube @CDEVSMontreal



SOMMAIRE

Liminaire	57
Claude Auger	

DOSSIER : DES FEMMES DOCTEURES ET MYSTIQUES

Thérèse d'Avila: religieuse, sainte et docteur	59
André Brouillette, s.j.	

Connaissance de soi et connaissance de Dieu chez Sainte Catherine de Sienne	67
Lamphone Phonevilay, o.p.	

Dieu est plus grand que notre cœur	73
Aline Eraly, o.c.d.	

Hildegarde de Bingen, une mystique pour notre temps	83
Pierrette Daviau, f.d.l.s.	

La sainte de l'humanité du Christ	88
S. Augusta Tescari, o.c.s.o. – Traduit de l'italien par p. Jacques Delesalle, o.c.s.o.	

Jeanne Le Ber, recluse mystérieuse à mieux connaître	99
Jean-Marc Laporte, s.j.	

Certains articles sont mis en ligne sur ensonnom.org

EN SON NOM

Vie consacrée aujourd'hui

Une publication trimestrielle de la
Chaire de recherche Tillard sur la vie
consacrée de l'Institut de pastorale
des Dominicains (Faculté de théologie,
Collège universitaire dominicain)
Montréal-Ottawa (Canada)